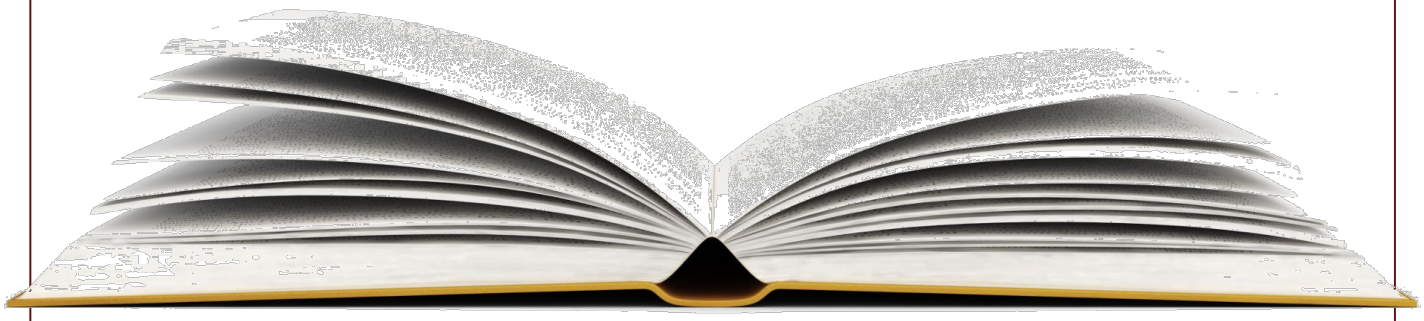
BIBLIOTHÈQUE
Louis-Ange-
SANTERRE

Concours d'écriture de

nouvelles littéraires

Recueil de textes

« Masque »



1ère édition 2016-2017 | préface de Benoît Bouthillette

L’atelier d’écriture et le concours de nouvelles littéraires ont été réalisés grâce à la participation financière de l’Entente de développement culturel de la Ville de Sept-Iles, dans le cadre du Plan d’action sur le livre du gouvernement du Québec.

Merci à ceux et celles qui ont participé, de près ou de loin, à la réalisation et à la diffusion de ce recueil : Service des communications de la Ville de Sept-Iles, Imprimerie B&E, Le Nord-Côtier et Salon du Livre de la Côte-Nord.

Remerciements particuliers à M. Pierre Rouxel pour son dévouement.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION
Sébastien Duguay

PRÉFACE
Benoît Bouthillette

L'EXISTENTIALISME
Sylvie Ambroise ..... p. 3

LE SOUDEUR
Diane St-Laurent *(pseudonyme)* ..... p. 6

LA FAUTE AUX PETITS FRUITS
Hélène Bouchard - *2e prix du concours* ..... p. 9

DES VISAGES RESPECTABLES
Tania Boulanger-Tremblay ..... p. 14

LUPUS LES DEUX
Bô *(pseudonyme)* - *Mention spéciale du jury* ..... p. 19

LES MASQUIENS
Thérèse Bourdages ..... p. 23

LE MASQUE
Annie Cormier ..... p. 27

LA CASSURE
Diane Cyr ..... p. 30

RANDONNÉE À L'ÎLE GRANDE BASQUE
Diane Douville ..... p. 33

PÉRIPLE AU CŒUR DE SOI
Daniele Darveau ..... p. 36

SAVOIR Y FER
L'Ami d'acier *(pseudonyme)* ..... p. 40

USURE
Bernard Fortin ..... p. 44

UNE PROMENADE EN FORÊT
Myriam (Charmante) Labbé ..... p. 48

LA VOITURE BLANCHE
Doris Labarre ..... p. 51

VARIANTE SUR NOTRE THÈME
Gabrielle Lapierre - *3e prix du concours* ..... p. 54

UNE HISTOIRE QUI A DU CHIEN
Cindy Létourneau ..... p. 58

LE MASQUE DE FRANÇOIS
Danielle Madge ..... p. 61

QUE TOMBENT LES MASQUES
Ève Sito *(pseudonyme)* ..... p. 65

LA RÉALITÉ MASQUÉE
Audrey Peretti ..... p. 69

RÉSURRECTION
Virginie Robitaille ..... p. 73

SIX CONVIVES À TABLE
Andrée-Anne Rouleau - *1er prix du concours* ..... p. 76

PRÉSENTATION

Lecteur, le recueil que vous vous apprêtez à découvrir est l'aboutissement d'une belle aventure! Aboutissement? Non! Parce qu'avec vous, par vous et grâce à vous, l'aventure débute pour chacun des textes qui suivent!

Les 3 et 4 décembre 2016, près d'une trentaine de personnes ont participé, à l'invitation de la Bibliothèque Louis-Ange-Santerre, à un atelier d'écriture de nouvelles littéraires animé par Benoît Bouthillette, auteur des polars *La Trace de l'escargot* et *L'Heure sans ombre*. Pendant deux jours, les participants ont été initiés aux rudiments du genre de la nouvelle littéraire et aux spécificités du polar. Douze heures durant, les participants ont bénéficié des précieux conseils et des encouragements de leur généreux « mentor ». Durant une fin de semaine complète, ils ont échangé, appris, ri, hésité, raturé, supprimé, écrit (beaucoup écrit) et bu… des litres de café!

Comme cet atelier s'inscrivait aussi dans le cadre d'un concours, les participants ont été soumis à de nombreuses contraintes liées au genre et au format du texte à présenter, mais aussi au thème retenu, soit celui du « *masque* ». Le respect du nombre de mots imposé a sans doute été la contrainte la plus embêtante : *« toujours trop !* », ou « *toujours pas assez !* ». Mais au bout du compte, chacun s'est acquitté de sa tâche avec détermination et, surtout, avec grand plaisir!

Au terme de cet atelier, une période de deux semaines était allouée aux participants pour peaufiner leurs textes. Ceux-ci ont ensuite été soumis à un jury formé de messieurs Pierre Rouxel (GRÉNOC, revue Littoral), Sébastien Chabot (auteur) et Benoît Bouthillette (auteur et mentor), dont la tâche était de les évaluer et de déterminer les lauréats de cette première édition du Concours d'écriture de nouvelles littéraires.

Ainsi, le premier prix a été attribué à Mme Andrée-Anne Rouleau pour sa nouvelle *Six convives à table*. Le deuxième prix est revenu à Mme Hélène Bouchard pour *La faute aux petits fruits*, alors que le texte *Variante sur notre thème*, de Mme Gabrielle Lapierre, s'est vu décerner le 3e prix. Le texte *Lupus les deux* de Mme Diane Boulé s'est quant à lui vu décerné une mention spéciale du jury.

À l'issu de cette aventure littéraire, c'est vingt et un auteurs que vous pourrez lire, découvrir et apprécier au fil des pages qui suivent. Autant de personnes qui, sans leurs masques, soumettent à votre attention (et à votre bienveillance!) le fruit d'un travail, certes, mais surtout d'un pur plaisir d'écriture!

Je vous en souhaite autant, cher ami lecteur. Que votre aventure commence!

Sébastien Duguay
Animateur à la Bibliothèque Louis-Ange-Santerre

PRÉFACE

Je connais de Sept-Îles, la vivacité de son esprit, le dynamisme de ses habitants et la profondeur de son engagement envers la culture. J'avais eu la chance de visiter son éblouissante bibliothèque et de m'ébahir devant tant de splendeur étalée, tant par la grande beauté des lieux que par le choix impressionnant des ouvrages offerts à sa population. Un sentiment à l'image de la région : plus grand que nature. Chaque fois que j'y mets les pieds, je me sens choyé de faire partie d'un lieu qui rend véritablement honneur à la grande soif de culture de sa région et qui, à mon sens, devrait ainsi constituer l'une de ses plus grandes fiertés.

Cependant, rien ne me préparait au choc époustouflant, renversant, qui m'attendait le samedi 3 décembre 2016 au matin, alors que vingt-huit – vingt-huit ! – participants s'étaient inscrits pour assister, une fin de semaine entière, à un atelier au cours duquel ils produiraient une nouvelle qu'ils soumettraient ensuite au concours de nouvelles organisé par la Bibliothèque Louis-Ange-Santerre.

C'était avec un immense bonheur que j'avais reçu l'invitation, heureux à l'idée de pouvoir consolider les liens m'unissant à la population de Sept-Îles, notamment ceux tissés avec certains de ses habitants au cours d'un atelier d'écriture que j'avais eu la chance d'animer lors du dernier Salon du livre de la Côte-Nord.

Mais que vingt-huit personnes fassent le choix de consacrer douze heures de leur fin de semaine à d'aller habiter l'espace de leur bibliothèque municipale en vue d'y visiter leur espace intérieur… C'est inouï. Non seulement cela témoigne-t-il du lien privilégié unissant les abonnés à leur bibliothèque, mais la confiance qu'ils démontrent envers son organisation d'y trouver un environnement propice à leur épanouissement ne peut découler que d'une fréquentation assidue, fruit de l'excellence des activités proposées ainsi que de ses pratiques.

Je peux vous garantir, par expérience, que dans des municipalités trois fois plus grandes que la Sept-Îles, les organisateurs d'un événement semblable à celui que vous avez proposé se seraient estimés heureux d'y accueillir le tiers de ces participants. C'est bien sûr tout à l'honneur de toute votre région, mais un tel succès, un tel engouement, se doivent aussi d'être attribués à l'excellence de votre équipe. Je ne saurai jamais assez vanter les qualités de votre service d'animation hors pair, d'un enthousiasme et d'un dynamisme contagieux, ainsi que l'affabilité, la disponibilité, l'extrême gentillesse de tout le personnel en place qui, par leur générosité et leur grand professionnalisme, ont fait en sorte et permis que la création ait lieu.

J'ai eu la chance, au cours de cette fin de semaine magique, de côtoyer chez tous les participants des individus à la fois uniques et profondément enracinés dans l'idée de groupe. Comme si la profondeur avec laquelle il faut plonger ses racines afin de résister aux rigueurs de l'hiver nord-côtier créait un réseau solidaire où chacun demeure

néanmoins autonome. J'ai eu la chance d'assister à l'émergence, à l'éclosion de textes où l'expérience personnelle côtoyait le récit collectif. Où le peuple habitant cette terre ne faisait qu'un, toutes origines et tous horizons confondus. La langue que l'on parlait était celle du cœur, où tous les témoignages s'additionnaient pour ne former qu'une seule et magnifique histoire. Un sentiment d'engagement, qui allait au-delà des mots sur la page, comme si ceux-ci prenaient leur envol pour marquer, par leur appel, le retour d'un printemps perpétuel. L'avènement d'un temps clément, propice à la rencontre et au partage.

Je ne dirai jamais assez la fierté que j'ai éprouvée à la lecture des textes soumis. Tout d'abord par leur nombre, imposant, faisant preuve d'une ténacité et d'un engagement exemplaires. Une forme de dignité et de force résolue. Mais aussi face à la qualité des textes produits, qui m'ont laissé béat d'admiration.

Vous êtes gens de ferveur, et votre passion est communicative. Merci. Pour les personnes qui, comme moi, carburent à l'admiration, vous êtes sources de dépassement.

La Bibliothèque Louis-Ange-Santerre est un lieu de culture crucial et déterminant. Par la qualité de ses gens, tant ceux qui le gèrent et ceux qui le fréquentent, il constitue à mon sens l'un des plus beaux lieux de culture au Québec. Je vous remercie de m'avoir permis d'y prendre part et d'y vivre des expériences inoubliables, qui marqueront la suite de mon œuvre.

En toute amitié et reconnaissance,

Benoît Bouthillette

L'EXISTENTIALISME

Sylvie Ambroise

Par un beau matin ensoleillé, à la table de la cuisine familiale, une fille visite sa mère par une journée froide d'hiver, ceux-là que l'on n'a jamais connus depuis longtemps. Aride et glaciale, la mère rassemble toutes ses histoires des petites gens et les répand comme à son habitude; et ces histoires-là, de ce type, abondent.

Ensuite, dans un même souffle ininterrompu, la mère rapporte les nouvelles des frères et sœurs de la fille. L'anniversaire de l'un et de l'autre auquel la fille n'a pas pu être présente. La fille fixe le mur derrière la tête de sa mère et se tourne la tête puis écoute d'une oreille. Elle s'évapore dans son profond intérieur, instinctivement immobilisée dans son profond monde qu'elle explore en cherchant quelque chose. Elle regarde la fenêtre et la glace qui s'était formée et s'égare par de-là la fenêtre, au

Loin, sans trouver. Sentant que sa fille ne l'écoute plus, la mère lui demande:

« Et, toi? Comment ça va? » Puis la fille répond machinalement:

« Ça va bien.» D'un ton sorti des limbes. Silence. La fille se demande effectivement, si elle va bien… Brusquement, la fille s'adosse au dos de sa chaise et s'exclame: « J'ai l'impression de porter un masque! » Tout d'un coup, c'est comme si elle s'apercevait que lorsque elle est avec sa mère ce masque disparaît.

Elle explique les différents masques que l'on porte pour les différentes personnalités, les différentes situations : avec les personnes avec qui l'ont vit, ou nos ami(e)s, ou ceux que l'on est obligé de côtoyer comme au travail. À notre manière de juger les autres et de sentir ce jugement, parfois, sans filtre. Tout en essayant de ne pas se tromper entre la personnalité et l'attitude d'une personne, car leurs personnalités, souvent, c'est ce qu'ils sont, et leur attitude est ce qui dépend de ce que les autres sont. Tout ça donc, pour éviter des problèmes, de gérer les différentes attitudes.

La mère répond: « Les masques sont essentiellement essentiels dans nos vies. Hier, aujourd'hui et tout comme demain! Lorsqu'on on parle de masques ». Elle continue : « Nous avons l'image de la marionnette avec ses quatre bras et ses quatre pieds et ses multiples visages qui tournent et qui dévoilent de nouveaux visages. Occidentalisé, pâle imitation du dieu hindou, Brahma. Lorsque le mécanisme s'enclenche se met en branle pour tourner et que l'on contemple la lenteur, la lourdeur… Et que dire du gros clic qui retentit lorsqu'il nous dévoile un autre visage, et puis de cette appréhension que l'on ressent quelques instants avant à nous surprendre à espérer, à savoir lequel des visages s'arrêtera : de tristesse, de peur, de joie ou de colère. Et dans tout ça, son corps ne bouge pas, il reste immobile.

Autrefois, les valeurs étaient foncièrement collectives, la notion de communauté était là. Il y avait une diversité en ce temps. Maintenant, lorsqu'on parle de masque, on a l'image d' Anonymous. On se rapproche beaucoup plus de l'individualité. Anonymous quant à lui n'est jamais content. Il a toujours quelque chose à dire et c'est généralement une critique. Critiquer, critiquer, critiquer. Né d'un mouvement où le collectif se partage seule une identité. Ce qui me fait penser à l'altérité. L'altérité, c'est balancer entre deux visages, deux pôles. Parfois irréconciliables.

L'altérité est d'une division entre le soi et l'autre ou entre le nous et eux. Je pourrais parler bien longtemps de cette altérité puisque mon identité propre en est imprégnée. Par exemple, l'envie que j'ai de vouloir écrire, de m'exprimer dans notre langue est grande, mais malheureusement, quand même bien que je la parle, je connais beaucoup mieux la langue française puisque je suis allée toute ces années dans le système scolaire québécois. J'aimerais voir jusqu'où notre langue pourrait donner de beaux résultats, une fois traduite? Je trouve cela dure de traduire exactement l'innu en français puisqu'il y a des mots qui n'existent tout simplement pas! C'est ce qui définit le mieux l'altérité pour moi, c'est l'effort, l'effort de changer, de s'adapter, de réussir à faire la part des choses.»

La mère continue de parler à sa fille qui l'écoute religieusement «Voyons, comme ton ami Joe, c'est quelqu'un de très pragmatique, capable de voir exactement les choses ou les personnes telles quelles le sont. Il les décrits avec une étonnante précision. Souvent, il décrit les choses ou les situations d'une façon que je n'avais jamais pensée, mon esprit ne s'était jamais attardé à cela. Puis ton chum Simon, l'être parfaitement parfait à ton cœur, l'être que tu aimes, l'être simple. Simon quant à lui, il est tout ou rien. Simon à certaines difficultés à s'exprimer ».

Sa fille l'interrompt : « Moi, ce malaise est parti depuis longtemps avec lui. Sa personnalité arrive à transparaître malgré tout. Moi, je le vois Simon.» Simon à une faiblesse, sa mère consommait excessivement de l'alcool quand elle était enceinte de lui. « À nos débuts, j'avais peur mais cela est une autre histoire ».

La mère continue: « Malgré que l'un a été un de tes ex et l'autre est présentement ton copain leur relation est ponctuée de collaborations et d'entraides à l'entretien de la maison. Chacun fait ce qu'il a faire et c'est tout réparti équitablement. Vous vous entraidez maintenant et dans l'avenir vous vous entraiderez. C'est un contrat collectif! Dans un Sept-Îles où les ressources n'abondent pas! »

La fille continue: «Le manque de temps, souvent, nous force à enterrer ces questions-là. À remettre, jours après jours, une couche, encore une fois. Et c'est ce qui me rend triste. Cette tristesse-là, n'est pas soudaine, ni brûlante, ni éphémère. Je ne l'a décrirais même pas comme une dépression, c'est une tristesse profonde, lourde parfois, c'est un manque, une absence. La raison de cette tristesse est que je suis tannée de ne pas avoir de temps. J'ai souvent l'impression que tout m'échappe, que tout me glisse dans les mains comme de l'eau. J'aimerais avoir le temps de regarder la neige tomber et de me rendre compte comment c'est vraiment beau. Ça prend du temps. Et on est toujours à le compter. À compter notre budget, compter notre épicerie, compter sur le déroulement de notre

matin, de notre journée au travail ou de notre souper. Et prévoir le temps de passer avec les personnes que l'on aime qu'à la fin, il ne reste plus de temps pour nous-mêmes. La personne la plus importante. Je parle de cette tristesse-là, du mutisme dans le règlement de nos questions existentielles. Nous qui vivons dans une existence codifiée.»

La mère lui dit que se sentir comme ça est tout à fait normal. Ce sont des états essentiellement humains et sains, puisqu'ils nous forcent à se poser des questions sur ce qui pourrait nous rendre heureux. C'est bon de se poser des questions et ce qui ne l'est pas, c'est de les garder indéfiniment longtemps, et pour ne plus y penser. Et au final, tout ça nous rattrape. Il faut donner justement du temps à régler ces choses. Le temps est le plus précieux des cadeaux donné par l'univers. C'est comme les blessures de l'enfance ou de l'âme que l'on ne résout pas et que l'on traîne comme un boulet : la peur de l'abandon, le masque du dépendant, la peur du rejet, le masque du fuyant, la blessure de l'humiliation, le masque du masochiste, la blessure de la trahison, le masque du contrôlant, la blessure de l'injustice, le masque du rigide. Puis quand ce boulet devient trop lourd et que l'on prend un élan pour le jeter par en avant pour éviter sa lourdeur, le temps de quelques pas et que l'on choisit de ne pas prendre ce temps pour briser ce fardeau en milles morceaux avec un marteau de burin… Mais juste se rendre compte que l'on nourrit une ou des blessures avec les autres, cela prend également du temps. C'est encore plus dur de le laisser tomber tous ces masques.

La mère dit: « finalement, ce qui te préoccupe est mettre de l'effort dans le changement de ces masques et surtout aussi de les porter, et le petit mensonge qui l'accompagne? La vie est donc ainsi faite, faite de hauts et de bas. De complaisances et confrontations. Les masques sont une nécessité pour vivre en société! Comme quand tu parles à quelqu'un et que sa face, elle te ne revient pas, et que forcément, tu lui parles avec un sourire et avec civilité parce que cette personne- là connaît beaucoup de personnes et qu'elle pourrait te donner une job éventuellement. Le mensonge, il n'est pas là. Tu ne lui donneras pas l'illusion que c'est ton ami durant longtemps, des jours, voire des semaines. Voilà ce qui serait hypocrite. La ligne de la civilité et de l'hypocrisie demeure dans un incommensurable effort de faire perdurer ce mensonge. Ça s'appelle de la simple Politesse. Et, c'est ce qui nous différencie des animaux.

LE SOUDEUR

Diane St-Laurent

Tous les matins, Jean parcourait à bicyclette les sept kilomètres de route de campagne qui séparaient sa petite maison de l'atelier où il travaillait. À son arrivée, il procédait au rituel d'ouverture qu'il accomplissait depuis maintenant plus d'une année. Ce matin-là, il appuya son vélo à côté de la double porte du petit bâtiment, sortit de sa poche un porte-clés métallique, sélectionna la bonne clé et ouvrit le battant droit. Il s'agissait là du premier moment le plus important de sa journée. À vingt-et-un ans à peine, Jean était très fier de la confiance que lui accordait Monsieur Bouthillette, le propriétaire de l'atelier. Le commerce ayant décliné, Jean en était désormais le seul employé. Monsieur Bouthillette s'était exilé quelque part au soleil et les seules nouvelles que Jean en avait étaient les télécopies par lesquelles il recevait les commandes. Généralement, un camion arrivait le lendemain, délivrant les matières premières et repartant avec les produits finis.

Selon un ordre établi, Jean alluma les néons et l'atelier s'illumina sections par sections. Quelques commandes attendaient qu'on les achève, notamment celle sur laquelle il travaillait en ce moment. Après s'être changé, Jean referma son tablier, mit son poste sous tension et attendit que le voyant lumineux passe au vert. Il consulta une dernière fois le plan de la commande, prépara ses pinces et s'arrêta. Le deuxième moment le plus important de sa journée était arrivé: Il souleva son masque et l'installa sur sa tête. La visière rectangulaire devant les yeux, il empoigna les électrodes et commença la première soudure de la journée. Toute la semaine, Jean travailla sur cette commande. Parfois, la lueur de l'arc électrique paraissait différente. « Ça doit être le taux d'humidité » pensa-t-il. En cet automne trop clément, le temps changeait rapidement et des orages soudains survenaient de temps à autre.

Jean passa la fin de semaine à lire. C'était son passe-temps favori. Privé des longues études qu'il aurait aimé faire, il dévorait les revues de vulgarisation scientifique dans une explosion de réflexions inspirées de ces lectures. Lui qui se concentrait quotidiennement sur la précision d'un cordon de matière en fusion laissait aller son esprit en multipliant les sources de distraction. Allumée sur un canal de nouvelles continues, la télévision crachait ses images de guerre et de conflits sociaux dans un déluge de commentaires incompréhensibles. Parfois, Jean levait les yeux de sa revue, interpellé par une fusillade à l'arme lourde ou par les cris d'une foule s'apprêtant à lyncher trois ou quatre malheureux, finalement miraculeusement épargnés. Ces journées-là, c'était au Liban que l'action semblait se dérouler. Jean l'ignorait, mais ce fut la dernière fin de semaine de sa vie paisible et isolée du tumulte mondial.

Le lendemain, il pédalait vers l'atelier lorsque le vent se leva. Le ciel s'obscurcit brusquement. Alors que le tonnerre grondait, Jean fut frappé par la foudre. Ce fut sa seule journée de travail manquée. Il se réveilla plusieurs heures plus tard, terrorisé non pas par le choc électrique, mais par ce qui s'était passé dans son cerveau pendant son apparente

inconscience. Il se traîna jusqu'à son vélo et rentra chez lui. Recroquevillé dans son lit, il réalisait l'ampleur de ce qui lui arrivait. Lorsque le changement fut admis par son esprit, une question lancinante tourna dans sa tête jusqu'au sommeil : « Pourquoi moi? ».

À son réveil, conscient de ce qu'il était devenu, il se résigna. Il accomplit son rituel jusqu'au moment de la première soudure. Comme il s'y attendait, la fenêtre du masque se brouilla. Les images de guerre apparurent. Elles défilaient à grande vitesse, laissant à peine le temps à son esprit pour décider comment il allait influencer l'avenir immédiat pour éviter le pire. Très rapidement, il devint expert à détourner la trajectoire d'un obus, à déclencher le frein pneumatique d'un convoi ferroviaire ou à provoquer une chute de tension dans l'organisme d'un chef d'état un peu trop excité. Pour cette première journée, il évita le massacre de quatre villages africains, une catastrophe écologique et plusieurs incidents frontaliers susceptibles de dégénérer. Épuisé, il rentra chez lui et se coucha immédiatement.

Durant les trente-deux années qui suivirent, Jean veilla à ce que l'humanité ne commette l'irréparable. Il avait conservé sa simplicité d'avant le "coup de foudre". Tous les soirs, en retirant le masque, il s'émerveillait de la beauté des cordons de soudure réalisés pendant ses interventions. Son corps soudait les commandes alors que, dans son masque, il contrecarrait le destin que ses contemporains s'évertuaient à provoquer.

Sur le désormais vieux télécopieur de l'atelier, il recevait toujours les commandes annonciatrices des passages de camion. Avec le temps, il en vint à penser que Monsieur Bouthillette devait posséder d'autres ateliers: « Que se passe-t-il quand je dors? » se demandait-il, convaincu que la bêtise humaine devait assurément faire des heures supplémentaires. Chez lui, il constatait le fruit de son travail à la télévision. Les reporters de guerre et autres envoyés spéciaux estimaient que le pire avait été miraculeusement évité. Jean souriait alors simplement, mais avec le temps, il commença à ressentir une certaine angoisse: « Et s'ils ne changeaient jamais? S'ils n'apprenaient pas? », s'interrogeait-il. Dans les dernières années, il avait, malgré ses efforts, « échappé » un génocide, trois attentats de masse et une multitude d'escarmouches entre des groupes de fanatiques en tout genre. Le nombre de morts augmentait rapidement. Comme si, contrariée dans sa volonté, l'humanité avait consacré ses ressources à perfectionner la précision des systèmes de guidage et augmenter le pouvoir détonant des munitions. Les situations qui apparaissaient dans la fenêtre du masque se complexifiaient. Les projectiles fusaient de partout. Le recours aux armes simples, mais redoutablement efficaces, se généralisait. Il lui fallait désormais intervenir un peu partout et non plus seulement dans les officines gouvernementales ou les bases militaires.

Les commandes se mirent à rentrer plus rapidement, l'obligeant à souder chaque jour plus tard. Il se vit même contraint d'intervenir dans la petite ville où il avait étudié pour éviter que deux bandes rivales ne se déciment à coups d'armes blanches. Dans l'urgence, Jean décida de déménager sur place. Il apporta les quelques affaires nécessaires dans le bureau vitré du fond de l'atelier et installa un petit lit soudé à la hâte. Ce fut la semaine suivante qu'il réalisa que s'ils avaient été plusieurs, il devait être le dernier atelier en fonction. À

l'intérieur du casque, la lueur ne s'éteignait plus, l'obligeant à le porter en permanence et à agir constamment.

Ce fut exactement vingt-neuf heures et douze minutes plus tard que la fin du monde commença. Alors qu'il était occupé du côté du Moyen-Orient, un changement à la tête d'une des puissances nucléaires lui avait échappé. Le matamore nouvellement élu avait convié son entourage immédiat à une simulation de mise en œuvre de la force nationale de dissuasion. « Tu vas voir » avait-il dit ce matin-là à sa jeune épouse en terminant son nœud de cravate. « Je vais leur montrer qui est le patron ». Quelques heures plus tard, alors que tous s'apprêtaient à descendre dans la salle de commande tactique, le personnage se trompa de tiroir. Il s'empara, non pas de la mallette d'exercice, mais de la véritable mallette. L'exercice devant être le plus réaliste possible, l'homme entra dans la salle avec les vrais codes, transformant sans le savoir un exercice de simulation en désastre potentiel.

Comme dans la majorité des catastrophes, une série de petits événements anodins acheva l'alignement des planètes. Parmi ceux-ci, l'appel de la garderie du petit dernier de la Directrice des Services logistiques de l'Armée de l'air fut déterminant. Il permit que son second, incompétent notoire protégé par ses relations, fût en fonction au moment de l'exercice. Une semaine auparavant, le technicien chargé de mettre à jour le code des routeurs du Ministère des Armées décida de remettre au lendemain cette opération. Le lendemain, avant-veille de ce fameux jour, son père mourut et le technicien dut s'éloigner rapidement de son travail.

L'exercice tourna au cauchemar lorsque les employés du Centre de contrôle stratégique constatèrent que les codes avaient déclenché le décollage de dix-sept missiles intercontinentaux. Jean fut saisi de la situation alors qu'il clignait déjà des yeux après presque trente heures éprouvantes. Il réussit à détourner presque tous les missiles vers les océans sauf les deux derniers. Il se résigna à expédier le premier vers une zone campagnarde et s'attela à envoyer le dernier vers l'espace. Surpris d'y être parvenu, il reporta son attention vers l'avant-dernier, réalisant que la zone campagnarde trop rapidement choisie était la région où il vivait.

Il éprouva une certaine satisfaction d'avoir malgré tout minimisé l'impact de sa dernière épreuve. « Combien de temps survivront-ils livrés à eux-mêmes? ». Dans son dernier souffle, lui apparut tout le contraire de cette humanité: le plus beau cordon de soudure qu'il aurait été possible de faire, harmonie complète d'atomes réunis dans un équilibre parfait, liés entre eux par une attraction inaliénable et indéfectible.

2e prix du concours

LA FAUTE AUX PETITS FRUITS

Hélène Bouchard

Enfin, elle le retrouve après une si longue absence. 35 ans déjà, depuis qu'elle l'a quitté. Il a un peu vieilli, mais il est toujours attirant. Il garde une allure fort respectable, son petit village nord-côtier.

Violette peut à nouveau se perdre dans l'infini du bleu, s'enivrer d'air salin, user ses talons sur les crans, espérer petits fruits et champignons, guetter le souffle d'une baleine ou le plongeon d'un fou de Bassan. Retraitée depuis peu, Violette s'est installée dans la maison héritée de ses parents. Ici, le cours de sa vie se desserre, ralentit, s'élargit.

dans la vieille demeure,
cinq épaisseurs de papier peint
des couches d'histoire

Dans les rues du village, les souvenirs de Violette rebondissent tel un ballon lancé dans la cour de l'école. La lumière est si pure, le soleil rieur d'un dessin d'enfant. Presque rien n'a changé. L'église et le presbytère toujours imposants dans leur habit de bois. Tournées vers la mer, des maisons à la peinture un peu écaillée guettent le retour des bateaux de pêche. Ici et là, quelques cordes à linge complices du vent.

parfums d'enfance
à travers les fleurs sauvages
ses pas plus légers

Près du quai, la poissonnerie et l'usine de transformation. Le magasin général arbore une nouvelle bannière. Tout près, dans un même bâtiment, des voisins paisibles : bureau de poste, comptoir de la Caisse populaire et mairie. L'auberge un peu démodée abrite les confidences d'un bar et les tintements de vaisselle d'un restaurant de poissons et fruits de mer. À coups d'outils mécaniques, un garage martèle les heures et marque la sortie du village. Le cimetière, un peu à l'écart, accueille les confidences de Violette; à genoux devant le caveau familial, elle informe ses parents et les anciens de son retour.

trois lignes
sur les stèles funéraires
chacun son histoire

Mais aujourd'hui, en cette fin de juillet, Violette s'inquiète du silence. Trop peu de rires d'enfants dans les cours arrière; trop de bateaux amarrés au quai. Plusieurs familles ont quitté pour la ville. Et cette école dont on menace de fermer les portes d'ici quelques années. Elle imagine déjà les classes désertées, les pupitres entassés, les livres et tableaux empoussiérés. Même sous un ciel dégagé, sa marche se teinte de couleurs de nostalgie.

De retour à son logis juché en haut du village, Violette se demande quelle pourrait être sa contribution pour assurer la survie de ce paradis. Elle soupire d'impuissance. Elle porte la main à son visage que le soleil a rougi pendant sa promenade. C'est alors qu'une idée retentit dans sa tête : pourquoi ne pas au moins sauver la peau des gens d'ici, peau malmenée par les éléments; rendre les soins de beauté accessibles, grâce à des masques fabriqués avec de petits fruits nordiques du territoire. Pendant ses années de citadine, elle a régulièrement reçu, à coût exorbitant, des traitements issus de savants ingrédients.

Pourquoi ne pas composer ses propres masques? Elle s'engage dans des recherches sur les propriétés de ces baies cueillies avec persévérance et mouches noires, au prix de bien des courbatures. Elle lit, prend des notes, relit, surligne, biffe, s'étonne, écrit, s'enthousiasme. Heureusement, le service Internet, souvent atteint d'irrégularité, se fait son allié.

présent et passé
sur la table ancestrale
portable et dentelle

Des recettes se préparent, s'enregistrent, se multiplient dans sa tête.

Elle se lance dans la préparation d'un premier masque aux bleuets et yogourt. D'après ce qu'elle a appris, celui-ci aurait des propriétés antioxydantes, antiseptiques, purifiantes, en plus d'hydrater la peau. Elle décide de l'expérimenter sur son propre visage. Après 30 minutes d'application, suivies d'un rinçage à l'eau de source, elle ressent un apaisement et un bien-être dans tout son être. Elle ne peut garder ce contentement pour elle seule. Elle téléphone à Marguerite, une vieille et fidèle amie. Celle-ci accourt. Après une heure, on la voit sortir de chez Violette, le visage lumineux, le dos plus droit, le pas aérien. On croirait qu'elle a rajeuni. Ce soir-là, les lumières se ferment très tôt chez Marguerite. Une pluie d'étoiles filantes rend la nuit encore plus joyeuse.

Le lendemain, Rosa-Rose, informée par Marguerite, frappe à la porte de Violette pour recevoir la même mixture sur son visage.

rendez-vous secret
sous la magie des doigts
sa peau rajeunit

Après sa visite, Rosa-Rose a trop de beauté pour ne pas la partager. Elle se rend en courant au presbytère. Elle n'en ressort qu'après des heures trop longues pour une simple confession… Un vent de terre enveloppe le paysage d'un parfum boisé.

« La Côte-Nord regorge de tant de trésors pour la peau, se dit Violette. Je dois concocter d'autres soins. »

table de travail
un livre sur les plantes sauvages
et de l'huile à mouche

Elle confectionne un masque aux petites fraises des champs mélangées au miel d'un producteur local. Rien de tel pour éclaircir le teint, resserrer les pores dilatés, effacer les cicatrices, réduire les rougeurs. Violette en fait profiter Marjolaine dont le visage est marqué de menues plaques. Après un délicieux traitement, Marjolaine se précipite au quai pour chercher son mari occupé à réparer des gréements de pêche. Elle le prend vivement par la main et l'entraîne à la course à leur maison, dont elle referme prestement porte et rideaux. Une brise venue du large caresse les élymes des sables.

Puis, c'est au tour d'Angélique, dont le visage porte encore les marques de l'acné juvénile, de se présenter un beau matin chez Violette. Elle en ressort la tête haute et fière, avalant le vent salin à grandes goulées. Elle se rend à l'auberge d'où elle ne s'échappera qu'en soirée. Certains ont dit que le propriétaire de l'établissement a dû s'absenter dans une chambre ce jour-là, souffrant subitement d'une forte fièvre. Dans le village règne une fraîcheur apaisante.

vent de mer
couchées l'une sur l'autre
les herbes folles

On se bouscule à la porte de Violette et le téléphone ne dérougit pas. On espère d'un masque de beauté l'effacement de quelques douleurs ou cicatrices, un soupçon de fête.

Violette retourne à ses recherches pour créer de nouveaux produits. Elle sait que de nombreux habitants ont les lèvres gercées, la peau sèche et rugueuse. Elle prépare soigneusement un masque et une crème de plaquebières aux effets adoucissants et réparateurs. Jacinthe se porte volontaire pour l'expérimenter. Elle s'en enduit le visage et

le corps tout entier, elle qui trime dans son jardin toute la journée. Elle a aussitôt un je ne sais quoi de plus radieux. En chantant, elle emprunte le chemin pentu vers sa maison où sa récolte de framboises l'attend :

« À la claire fontaine, m'en allant promener…

-J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baigné, poursuit son voisin Sylvestre, d'ordinaire si taciturne.

-Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai », continuent les deux voix.

Sylvestre saute la clôture, attiré par des fragrances de plaquebières et de framboises. Les papillons assistent à un joli concert de rires étouffés, de notes parfumées, de couplets réinventés, de framboises écrasées.

Violette se passionne de plus en plus pour ses préparations. Elle y met la même détermination que lorsqu'elle travaillait en service social. Une collection de masques aux graines rouges, à l'argousier, à la camarine voit le jour dans sa cuisine.

retour de forêt
de la gomme d'épinette
dans les cheveux

Florentine, Liseron et Hortense, encouragées par leur conjoint, bénéficient d'une cure de beauté, leur peau nettoyée, tonifiée, rafraîchie. On les dirait porteuses de lumière. Pendant ce temps, les maris repeignent de couleurs vives les maisons aux extérieurs depuis longtemps affadis.

Puis l'automne vient assombrir les jours. Violette s'inquiète, car sa clientèle se raréfie comme les heures d'ensoleillement.

en toute liberté
dans les rues désertes
le nordet

Ça commence à jaser au village. On murmure que les femmes ayant bénéficié des traitements de Violette souffrent de nausées, semblent fatiguées, en perte d'énergie. Lors de ses sorties, on évite de la croiser, ou on baisse les yeux, on parle à voix basse, on affiche un masque de dureté.

matin de gelée
l'hydrangée et l'épinette
entrelacées

Violette décide de passer à l'offensive. Pour y voir clair, elle convie chez elle, Marguerite, Rosa-Rose, Marjolaine, Angélique, Jacinthe, Florentine, Liseron et Hortense. Un beau bouquet de femmes qui racontent leurs inconforts.

Alors Violette se met à rire, d'abord d'un rire léger, puis de plus en plus libérateur. Elle saute au cou de chacune, applaudit, tourne sur elle-même.

« La petite école sera sauvée! »

La faute aux petits fruits…

DES VISAGES RESPECTABLES

Tania Boulanger-Tremblay

Beurk. Je déteste l'hiver en ville. La gadoue, la glace sous la gadoue, les vêtements mouillés par la gadoue. La neige se doit d'être blanche et volatile, pas grise et lourde. Misère. Pas le choix. J'arrête devant un bar microscopique à deux étages : « Le Bar à Pépé ». Original.

Dès que j'entre, le mélange d'alcool, de sueur et d'humidité (entre autres...) assaillent mon odorat sensible. Faisant fi de cette nuisance, je m'installe au comptoir, où le seul client de l'endroit me sourit. Je lui souris. Poliment. Tout comme à la serveuse.

- B'soir ma belle! Qu'est-ce que j'te sers?

- Une bière.

- Quelle sorte?

- Celle que tu juges la meilleure.

- Okidou!

Pendant que je sirote son choix qui me convient plutôt bien, je ferme les yeux. Je sonde les alentours, en attente de la raison de ma venue ici. Je ne perçois que l'homme qui m'observe. Je soupire.

- Fait pas beau, hein?

- Ouais.

- Qu'est-ce qu'une jolie fille comme toi fait ici, au beau milieu d'la nuit? Tu d'vrais être chez toi, au chaud.

Misère. Toujours les yeux fermés, j'offre à monsieur Galant un sourire sans chaleur.

- J'resterai pas longtemps.

- Tu viens pas du coin, hein?

- Non.

- Tu vas vers où?

- Vers l'est.

- Beaucoup d'heures de route?

- Quelques-unes.

- Fais attention, c'est glissant dehors.

- Oui. Merci.

Devinant que miss Barmaid veut s'immiscer dans notre charmante causerie, j'ouvre mes yeux.

- S'tu veux, tu peux rester à coucher ici. J'ai des chambres à louer, au deuxième.

- T'es la propriétaire?

- Ouaip! Surprise?

- Ben, avec le nom du bar...

Deux fous rires déclenchés à l'unisson. Francs. Agréables. Malgré moi, je me détends. Je les écoute me raconter à bâtons rompus l'histoire du bar, histoire agrémentée d'anecdotes salaces et absurdes. En gros, le Pépé en question était un monsieur Untel qui a légué son établissement à son petit-fils, qui l'a vendu à son meilleur ami, qui l'a revendu à la cousine de son épouse, la miss Barmaid ici présente. Fin. Bien évidemment, la conversation se doit de dévier sur ma propre vie. Misère.

Agacée, je leur parle vaguement de ma situation (« on m'envoie partout ») et de ma ville (« un Saint-Truc, trop long à s'rappeler. »)

Monsieur Galant me dévisage, l'air rieur.

- Tu dois pas être souvent chez toi pour pas t'souvenir du nom de ta propre ville!

- Il y a du vrai.

Et du faux. Pauvre ignare.

- Oooh! Ça m'fait penser à une histoire ça!

Ben tiens. Encore du bavardage de serveuse.

- Une histoire dans une ville sans nom où y a plein d'trucs étranges qui s'passent! J'crois même que c'est devenu une légende!

Ah?

- C'est l'histoire d'une femme qui avait un chat. Y s'aimaient ben ben gros. Un jour, la femme est tombée amoureuse d'un gars, pis y ont décidé d'habiter ensemble. Tout allait bien, sauf que l'chat, y aimait pas son p'tit ami. L'gars avait beau essayé d'être gentil avec, ça marchait pas.

- C'est pas ben ben bizarre, ça!

- Attends, j'y arrive! Donc, la femme était ben découragée, surtout que son chat dev'nait méchant. Son p'tit ami lui a suggéré de l'donner. Au début, a voulait pas, c'est sûr. Mais a pas eu le choix: y était rendu vraiment pas fin. Pis c'est là que ça d'vient bizarre!

Regard insistant vers nous. Je l'écoute avec intérêt.

- On raconte que la journée qu'la femme d'vait l'donner, elle pis son amoureux ont été r'trouvés morts, chez eux! D'après c'qu'on dit, y'ont été découpés en morceaux! Pis l'chat avait disparu!

Silence. Une fébrilité s'installe en moi.

- On l'a jamais, jamais retrouvé! Mais y a des gens qui savent la vérité!

- Ils savent quelle vérité?

Je plante mes yeux dans les siens. Légèrement troublée, elle les détourne.

- Euh... ben, on raconte que l'chat a fait un pacte avec l'diable pour tuer l'gars, pis sa maîtresse qui l'avait trahi. Depuis, y paraît qu'y continue de tuer des couples, parce que, pour lui, c'est leur faute s'y peut pus être heureux. Pis ça, pour toujours.

Savourant cette atmosphère si particulière qui suit une histoire d'horreur, nous nous taisons. Toute ragaillardie, je me lève et m'étire.

- Wow! C'tait meilleur que du café ça!

Elle se met à rire, enchantée. Et je le vois. Là. En dessous de sa manche relevée. Enfin.

- Dis-moi, c'est des méchantes cicatrices que t'as là...

- M'en parle pas! C't'un chien vicieux qui a essayé de m'arracher l'bras. Une chance que mon client préféré était là pour s'en occuper!

Clin d'œil... et malaise du dit client. Intéressant.

Je le salue avec ma bière pour ensuite la terminer. Doucement. Mon énergie s'accroît de plus en plus. J'observe un instant ce bar qui a appartenu à un Pépé. Pauvre Pépé. Je ne le connais pas, mais j'aime croire que c'était un être généreux.

- Vous savez, mademoiselle a raison. C'EST une légende. Mais à l'instar de bien d'autres légendes, celle-ci a de multiples versions. Voici la mienne.

Mon auditoire prend ses aises, attentif. Bien.

- Il était une fois une femme, Michelle, et son chat, Sam. Michelle était une jeune personne sensible, dorlotant et soignant toute créature blessée qu'elle trouvait. Après coup, elle s'efforçait de lui trouvait un bon foyer. Sam était... différent. Une vieille âme, remplie de souvenirs. Ne faisant pas confiance aux humains. Évidemment.

Ricanement, mais aucun commentaire.

- Michelle, elle, a su le mettre en confiance et pour la première fois, elle a adopté l'un de ses patients. Non seulement elle savait que personne ne pourrait s'occuper d'un chat aussi amoché, mais aussi qu'elle était tombée amoureuse de Sam. « Nous nous sommes trouvés, lui et moi » qu'elle disait toujours sans honte. Le bonheur. Jusqu'à ce qu'IL arrive.

Malgré moi, ma main se serre. Respire, respire.

- L'histoire classique : un beau parleur qui charme les femmes pour mieux les humilier. La naïve Michelle est tombée dans le piège et, hélas, elle a eu l'affront de rompre. En public. Il... n'a pas apprécié. Son petit amour de félin l'a protégée du mieux qu'il a pu, en vain. Michelle a été tuée sous ses yeux. Lui-même avait été grièvement blessé. Néanmoins, son esprit, extrêmement vivant, appela à l'aide et reçut une réponse... des plus inusitées.

Une lueur apparaît dans les yeux de la serveuse.

- L'diable! J'l'savais!

- Ni diable, ni dieu. Seulement une présence indescriptible qui lui a donné une énergie puissante. Assez pour tuer l'assassin de son humaine.

- Y a tué l'gars! Y est pas mieux qu'lui!

Je réplique en plantant une dague dans sa main.

- Bon, on se calme! Toi, le désorienté, reste assis! Et toi, la pseudo-sainte, arrête de gigoter et réponds: où est le « chien vicieux »?

Stupeur générale. J'augmente mon énergie vers ma clouée. Elle me crache au visage. Coriace. Tout en m'essuyant la joue, je redirige ma force mentale vers l'autre qui imite à merveille le poisson.

- Où?

- Dans... dans la grosse poubelle... en arrière du bar.

- Défense de bouger. À tous les deux.

Sachant depuis le début que j'arrive trop tard, je cours malgré tout vers l'endroit désigné pour y chercher... et trouver le pauvre corps mutilé du chien. Je soupire et continue de fouiller, suivant mon intuition. Soudain, le but de ma présence dans cet endroit tordu apparaît dans mes mains.

Contenant à grand-peine ma colère, je retourne à l'intérieur. Je pose délicatement mon paquet sur le comptoir.

- Ce n'était PAS un chien vicieux, mais une chienne protégeant ses bébés!

Affaiblis mais vivants, les deux petits êtres n'osent pas bouger face à la meurtrière de leur mère.

- Ça fouille dans mes poubelles, ça doit disparaître!

- Bullshit! T'es une sadique!

- Mais t'es qui toi? La Michelle, c'est ça? L'diable t'a ramenée à la vie!

Je retire le couteau de sa main pour l'enfoncer dans sa gorge. Je lui souris. Une dernière fois.

- L'énergie que Sam a reçue était trop imposante. Il en est mort, mais il est revenu à la vie... sous une forme différente. Avec une force spéciale qui l'amène là où d'autres vieilles âmes comme la sienne l'appellent.

Au moment où la lumière se fait dans son esprit, la vie quitte sa chair. J'adore.

L'autre lâche, gémit, toujours paralysé par mon ordre. Sauf sa vessie. Pathétique. Tout comme ses tentatives de justification: c'est pas lui, il savait pas, bla-bla-bla. Mensonges. Je lui tranche la gorge. Il meurt en gargouillant que je n'ai pas le droit de faire ça. Ben tiens. Comme si je me préoccupais de la justice des humains.

Enfin, mon énergie redevient normale. J'essuie ma lame, la range et va chercher les bébés. J'ai une pensée pour leur mère. Je suis triste, mais pas trop. Je sais qu'elle va se réincarner. Tout comme moi.

Ma satisfaction s'envole lorsque je sors. Le froid. L'humidité. La GADOUE. Misère.

LUPUS LES DEUX

Mention spéciale du jury

Bô

C'est l'hiver sur la Côte.

Vous dites, Madame, que l'accusé était à l'intersection Père-Divet et boulevard Laure le jour où vous avez déposé votre plainte à la Sureté du Québec. Vous présumez qu'il vous filait. Mais pouvait-il avoir simplement fait le plein à la station d'essence, puisqu'il en sortait.

C'est l'hiver sur la Côte. Ce matin, je sors de ma couette. Elle ne me tient plus au chaud de toute façon. J'ai une direction en tête. Alors, je me rends au poste à moitié tétanisée en me questionnant si je dépose ma plainte finalement. Le chronomètre court toujours depuis l'événement. À ce moment-ci, le cortisol s'est substitué à l'adrénaline. Au moment où il faudrait, chu pu capable. J'en ai assez. Je suis à bout de souffle avec le drama. Mais après son irruption au bureau, cette semaine, faut que je me relève. Le bureau est quand même devenu mon refuge. La réceptionniste à la SQ entend bien mes tremblements de nerfs aussi contenus soient-ils et me suggère de revenir au changement de quart, dans une heure. Juste le temps pour un Toi &Moi café. Un sucre, une crème? … Dans un nuage de crème.

Je reviens dans mes petites bottines, direction Est. Mais en attendant que le boulevard se dégage en sens inverse, pour effectuer un virage vers le nord en coupant le trafic sur Laure, je le vois dans son véhicule stationnaire à l'entrée d'Ultramar, en face du poste. Wow! Ce n'est pas vrai.

Je lui cède le passage d'un geste neutre. Son expression est grave, sans aucune trace de l'arrogance qui s'est installée en permanence sur son visage, quand il me coince à une intersection – en route vers le travail, alors que je n'ai pas d'horaire fixe, ou à l'inverse, vers chez moi … quand il retontit dans le stationnement de la bibliothèque en moins de 2… ou s'infiltre dans mon cours de relaxation… Il rit gras. Il s'amuse … Mousetrap.

De Giasson, il me file du regard jusque dans le stationnement de la SQ. Finalement, le cauchemar des derniers neuf mois se classe dans une filière avec un numéro de déposition.

Une autre saga s'amorce. On part en CAVAC. Devant la justice, je suis vierge. Je n'y connais que dalle. Il est plus naturel de perdre sa virginité que de rompre le cycle domestique sauvage. Ailleurs comme ici, au 50e parallèle. ANITA WAÏ LUPUS LES DEUX

C'était mon rêve, le 50e parallèle. Je rêvais du Nord alors que j'avais les pieds dans les Rocheuses à vingt ans. Le magnétisme du pôle, sans doute. L'écho de quelque chose qui tambourine en-dedans. Le Boom-Boom River et la forêt boréale tout confondu avec le son des rivières comme autant de vaisseaux sanguins qui courent dans nos terres, de sève qui coule dans nos arbres qui s'époumonent. Un quatuor : les trois solitudes. La sainte paix!

Lui, le voisin, il m'a repérée assise sur mon vélo à – 25 degré avec mes gants en goretex puis mes couches superposées. Il avait goûté aux territoires du Nord-Ouest. Il m'a sentie pareil à lui. Avec la radio innue en sourdine et notre franglais… on s'est partagé des petits plaisirs simples aux couleurs de la Côte : des marches aux plages à – 25, de courtes randonnées au Parc des écureuils, des petites parties de pêche sur le Lac des Rapides, en saison, le rendez-vous manqué avec le caplan.

On ne s'est jamais rendu plus loin à l'est sur la 138 qu'à Moisie. Le tambour s'est mis à battre à tout rompre… Y avait déjà trop d'électricité dans ses turbines. Les petits moments simples ont alimenté le feu, puis l'artillerie. Du regard assassin aux propos humiliants; des menaces simples, à la filature, puis aux menaces composées. Ta réputation, ta vie, la vie des tiens. Je reste coi.

En dehors de notre plein air, il me parle d'en-dedans du temps des Rose avec fierté; mais de casier judiciaire avec un mélange de peine, de rage, et de soif de vengeance. Puis tantôt, il philosophe.

Bien avant que tout dégénère, il m'a fait le récit d'un conte traditionnel Cherokee. Le petit fils presse son grand-père de lui raconter une histoire : en chacun de nous, il y a deux loups. Ces deux loups se livrent un combat jusqu'à la mort. L'un d'entre eux est ténébreux et épouse la colère, l'envie, la dépression. Ça lui fait déjà trois épouses. L'autre loup épouse tout en même temps d'un seul regard amoureux, une épouse. Alors, le loup ténébreux jaloux de son frère lui déclare la guerre. Le petit fils demande alors, lequel des loups gagne? Le grand-père répond : celui que tu nourris. ANITA WAÏ LUPUS LES DEUX

On a fait nos épiceries ensemble. Sa sauce à spagatt était divine. Le mélange d'épices. Des desserts aussi. Impossible de me rappeler des sweets. Moi, j'ai cuisiné le fameux lapin aux pruneaux. On n'a pas goûté au porc-épic traditionnel. Mais j'y ai goûté!...

C'est remis. Puis encore remis. Remis jusqu'au 1er. Mon dieu, un 1er avril. L'avocate de la couronne s'adresse à moi le matin : Madame, pensez-vous pouvoir témoigner jusqu'au bout? Le dossier sera porté devant le tribunal quoi qu'il advienne aujourd'hui. Éventuellement, on m'annonce que les préliminaires sont reportés à 14 heures aujourd'hui.

Il est 13H45. L'avocat de la couronne m'avise que toute référence au passé de Monsieur est strictement interdite. Sur avis du procureur? Puis le procès? … Le temps des Rose, la probation, son réseau. Sa phrase totem.

- Bon Dieu!

- Madame a l'impression que vous protégez l'accusé, que lui répond la voix du CAVAC.

- Vous êtes prête. On vous appelle.

Prête? Bien sûr que non. Tout mon plaidoyer s'écroule. Une partie de mon corps s'incruste dans ma chaise comme un quatre-pattes éviscéré. Mon cerveau reptilien recrache en boucle le cantique des cantiques :

- T'es un vrai parasite de la société… Toi, flat breast, on te vire de bord, puis on t'encule… Je vais détruire ta réputation, salope … Si je me tue, je te tue. Je te donne trois mois pour quitter la Côte-Nord, sinon…

Puis, les violons :

- Je m'excuse pour hier. SVP, SVP, ne t'en va pas, je t'en supplie…

Puis, ground zéro :

- Parasite! Je t'ai tout donné! … Trois mois! Trois mois.

Il est calme maintenant dans la salle d'audience. Drôlement calme. Quelque chose d'effroyablement naturel s'inscrit dans ses traits. Moi, que dalle! Désorientée. Seule avec ANITA WAÏ LUPUS LES DEUX

Les directives d'usage, le regard vers la juge, les yeux en oblique sur la défense. Lui, comme un poisson dans l'eau. Je l'ai vu jouer la comédie qu'une seule fois : le soir de l'événement. La scène du 911. Madame est folle!

(Silence)

- Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité. Dites je le jure.

Y a une succession de flash-back qui se bousculent. Des paroles qui se répètent sans cesse; paroles que personne ne veut entendre. Pas même ici. Sa phrase-totem : je sais qui m'a drogué. La plus belle vengeance ce serait de se faire violer …, qui dit à son contact au téléphone. Je suis témoin. J'ai entendu. Je le jure.

Je relate donc les faits avec omission, sur invitation de l'avocate de la couronne. Puis la défense enchaîne :

- Dans votre déposition, Madame, vous affirmez que l'accusé vous filait …

- À combien de reprises vous a-t-il laissé des messages sur le répondeur …

- Vous affirmez qu'il s'immisçait dans votre vie. Partout …

- Après que l'huissier soit allé porter la sommation de l'avocat au civil l'enjoignant de cesser le harcèlement, l'accusé vous a-t-il encore filé? Pourquoi avez-vous continué les poursuites au criminel?

- Vous dites qu'il a menacé de se tuer et vous avec. C'est un incident isolé?

- Madame? Madame, prenez votre temps…

- Madame, vous voulez des mouchoirs?

- Non, merci.

- Vous dites que tantôt il est gentil avec vous et que tantôt il vous humilie, vous harcèle, vous menace. Qu'il démontre des comportements répétés de violence, puis d'extrême douceur. Êtes-vous en train de dire que l'accusé a des troubles dissociatifs? Qu'il a une double personnalité?

- Dans votre déposition, vous dites que l'accusé a dit aux policiers du 911, le soir de l'événement, Bah! Elle prend des pilules. Madame, avez-vous une ordonnance médicale? Êtes-vous sous médication?

ANITA WAÏ LUPUS LES DEUX

- Silence

- Madame, Êtes-vous sous médication? Pourquoi avez-vous continué les poursuites au criminel?

- (Silence) … Je ne peux pas répondre. On m'a dit de me taire.

- Qui vous a dit de vous taire? Vous savez qu'en aucune circonstance on ne doit menacer quelqu'un d'assigner à témoigner?

- Madame, vous devez répondre à l'avocat de la défense, sous peine d'outrage au tribunal, insiste la Juge.

- Madame? … Madame?

Je suis partie en orbite autour de la lune, cette fois. Il faisait très nuit, une nuit noire comme chez le loup. Mais j'avais le ventre creux, très creux de tout ce non-sens. Et je ne savais plus de quoi me nourrir, avec quel fils partager mon repas… Si jamais les fils m'invitaient à sustenter mes appétits… Lequel, je nourrirais?

Madame!

LES MASQUIENS

Thérèse Bourdages

Je m'appelle Fay, 33 ans, artiste peintre, dernière fille unique d'une lignée de filles uniques. Je n'ai pas d'enfant ni de conjoint. J'habite sur le bord de la mer à Sept-Îles au Québec.

Je vais vous raconter mon histoire.

L'an dernier, toutes les nuits de novembre, une jeune fille en pleurs se tenait au pied de mon lit. J'entendais ses gémissements et je voyais ses larmes sur son visage aimant. Elle était tellement jolie, personne n'aurait pu la peindre.

Puis, une nuit, son corps a fait des soubresauts comme ceux d'un enfant qu'on empêche de pleurer. De ses yeux sortirent des rayons qui touchèrent tout mon être et sa peine m'envahit.

Ces visites nocturnes se sont poursuivies et ma vie en fut grandement perturbée. Je m'excluais de la société, emmurée dans cette douleur incommensurable. Je peignais sur chacune de mes toiles un point rouge qui grandissait d'un tableau à l'autre. Je sentais à l'intérieur de moi les tremblements de la souffrance. Je me demandais si je n'étais pas en train de perdre l'esprit. Je ne pouvais plus continuer de subir cette spirale destructrice, c'était devenu une question de vie ou de mort. Il fallait que je sache pourquoi la dame pleurait et ce que je pouvais entreprendre pour la consoler.

J'ai alors demandé à la dame, que j'ai nommé Beauté, de me dire pourquoi elle pleurait ? Elle me fit voir un cratère au fond de l'eau en me disant: « l'humanité est en péril ».

Ébranlée par cette révélation, je suis allée voir ma mère, une historienne spécialiste des mythes et légendes du monde entier. Elle me raconta une histoire transmise de génération en génération dans ma famille, de mères en filles. Une légende disant qu'autrefois, au sud de l'Île du Corossol, vivait une communauté où les habitants n'avaient aucune expression, sauf celle d'un sourire condescendant. Les êtres de cette communauté utilisaient un langage que nous ne comprenions pas, ils dormaient le jour et déambulaient la nuit. Les gens de mon village les appelaient les Masquiens.

Un jour, une adolescente très intelligente, plus grande que les autres et robuste, fut désignée par le conseil de sa communauté pour prendre contact avec les Masquiens, afin de savoir qui ils étaient. Elle s'appelait Noah.

De retour de sa mission, Noah raconta qu'un jeune homme, ayant les traits d'un ange se nommant Prince, l'avait accueillie et accompagnée dans la visite de son village en répondant à ses questions.

- Pourquoi toutes les personnes que je rencontre sont-elles si belles et toutes jeunes?

- Elles sont en réalité très vieilles. Elles profitent de nos connaissances sur le secret de la vie éternelle.

- Vous êtes des Dieux ?

- Effectivement, nous nous sommes hissés au niveau de Dieu grâce à notre programme d'immortalité basé sur l'injection de cellules souches dérivées d'embryon de clone.

Un frisson traversa le corps de Noah en imaginant leur pouvoir créateur.

- Prince, pourquoi y a-t-il dans ton village des individus tout à fait semblables aux autres?

- Ce sont des copies de copies.

Poursuivant la tournée, Prince la fit entrer dans une sorte de tunnel où s'alignaient, de manière bien ordonnée, des contenants transparents remplis d'un liquide visqueux noir.

- Tu voies ici, Noah, c'est l'endroit où nous donnons la vie. Tout doit y est immaculé.

Noah se retourna pour cacher son envie de vomir.

Et Prince poursuivit :

- Noah, mon peuple désire offrir à ton peuple l'immortalité grâce à nos pouvoirs créateurs en échange de quelques-unes de vos cellules souches embryonnaires et ovules, car nous avons tellement souvent fusionné un noyau de cellule prélevé sur un individu avec l'ovule d'un autre que nous ne sommes plus en mesure de le faire. Il nous faut de nouvelles cellules ainsi que de nouveaux ovules.

La mère de Fay poursuivit l'histoire en racontant que, lorsque Noah transmit l'offre d'immortalité, le grand chef se mit en colère. Il convoqua le conseil et, d'un commun accord, ils décidèrent d'éliminer cet abominable peuple et de détruire toute trace de leur laboratoire.

Le plan consistait à introduire une saleté dans le laboratoire et, pour ce faire, une volée d'oiseaux fut envoyée au-dessus de la porte d'entrée du tunnel.

Leur fiente contenant des bactéries et des champignons propagèrent des virus et des parasites et ces derniers déclenchèrent une explosion dans le laboratoire. Il s'en suivit un énorme tremblement de terre provoquant un tsunami qui engloutit toute la région. Les villageois qui gagnèrent les hautes terres du Nord à la suite du chef furent épargnés, les autres périrent. Noah fut du nombre des sauvés.

- Ma fille, dans cette légende, il y a peut-être du vrai, car aujourd'hui, on peut voir les traces d'un immense cratère au large de l'Île du Corossol.

Pour ma mère, la légende se terminait sur une interrogation, et moi je commençais à comprendre le message de Beauté.

- Maman, est-ce possible qu'aujourd'hui cette histoire de clonage d'êtres humains se répète et que Beauté m'en avertisse ?

- Effectivement, c'est possible car il existe des laboratoires de clonages pour des fins thérapeutiques qui, sous ce couvert, s'accordent peut-être le droit de se prendre pour Dieu et de cloner des êtres humains.

- Maintenant, je saisis que Beauté me donne la mission de partir à la recherche de ces laboratoires et de les détruire.

- Je t'accompagne. Cependant, il faudrait avoir une troisième personne dans notre équipe au cas où une de nous deux ne survivrait pas. Ce partenaire devrait être habile en informatique.

- Il y a mon voisin qui est ingénieur en informatique, Michel.

Après que je lui eus raconté mon histoire, Michel me dit que, lui aussi, il avait été visité par Beauté sanglotant. Soulagé d'entrevoir une solution à son mal être, il accepta de faire équipe avec nous.

En unissant nos connaissances, il fut bien facile de localiser, grâce à des annonces sur les réseaux sociaux, les trois firmes grossistes de cellules souches menant au clonage humain. Une première se situait dans la Vallée de Megiddo, une deuxième à Kaphar, et la dernière à Ymeh.

Il était mentionné sur le site Internet Ego l'endroit où se créaient les clones humains. Toutefois, il fut plus ardu de découvrir ses coordonnées, car elles étaient dissimulées dans un code. Michel inventa un logiciel de décryptage juxtaposant les traductions d'anciennes langues, différentes formules mathématiques, des algorithmes très complexes et différentes séquences de lettres équidistantes. Nous avons enfin repéré le laboratoire sur l'Île d'Atlas.

Ayant toutes nos informations sur ces horribles emplacements, nous nous fîmes passer pour des clients fortunés, intéressés à se faire cloner. Ainsi, les portes de chacun de ces infâmes établissements s'ouvrirent, et nous y entrèrent munis de nos armes indétectables, la fiente de goélands, qui une fois semée dans un milieu sans saleté prenait quatre jours à produire la destruction.

Après notre passage à la firme de la Vallée de Megiddo, un nuage noir couvrit la ville. Il y fit si noir que les citoyens ne pouvaient même pas voir leurs mains. À Kaphar, le feu détruisit absolument tout. Encore une fois, le délai nous a épargnés et nous a permis de

poursuivre vers Ymeh où notre arme provoqua un tremblement de terre ouvrant une immense brèche : le Mont Tabour Haarèts s'y engouffra.

Au laboratoire du clonage humain, à l'Île d'Atlas, la procédure pour entrer demanda plus que notre argent et l'intérêt pour notre clonage. Il fallut en trois minutes et demie trouver la valeur associée à l'égo.

Je m'écriai : « MOI ! »

Les portent s'ouvrirent et avant que nous puissions rencontrer qui ou quoi que ce soit, Michel sema notre arme et nous partîmes à la course sans nous retourner.

Quatre jours plus tard, à l'abri dans les montagnes d'Uriel, nous avons été happés par la chaleur du feu, un vent sulfureux nous projeta face contre terre et une légère glace recouvrit nos corps. L'Île d'Atlas avait complètement disparu pour faire place à un immense cratère au fond de la mer.

Et puis, un vent doux transportant une odeur de rose nous procura une paix indescriptible.

Aujourd'hui, au moment où je vous livre mon histoire, je suis revenue à la maison où ma vie se continue en compagnie de Michel et de notre petite fille, Noémie. Et depuis, tous les septièmes jours du mois, la nuit, Beauté vient nous visiter Michel et moi. Elle nous sourit les mains sur son cœur. Son visage joyeux confirme que nous avons réellement vécu et remporté le combat pour la vie sacrée.

Finalement, pour ma fille et le patrimoine génétique de l'humanité, jusqu'à ma mort, je demeurerai engagée dans une lutte contre tous ceux qui pourraient se prendre pour Dieu, et j'aurai le souci de démasquer les clones qui seraient toujours sur Terre, moribonds.

Ouvrez l'œil !

LE MASQUE

Annie Cormier

Le sol d'un rouge vif se confond à présent avec le couchant du soleil. À peine reste-t-il encore quelques branches habillées de jaune et de couleur orange parmi ces arbres gigantesques, presque tous dénudés. Le parc tout entier recouvert de feuilles d'érables témoigne de la saison froide qui approche, ce temps de l'année où la terre se repose enfin, jusqu'à ce que la vie jaillisse d'un nouveau printemps. Les dernières feuilles s'apprêtent à tomber. De même, cette larme brûlante, sur la joue de Rosita. Elle s'était assise sur ce banc, comme d'habitude, en fin d'après-midi. Jusqu'à l'aurore. Elle observait tranquillement les enfants s'amuser, laissant ses yeux coopérer au travail que seule sa mémoire pouvait faire, pour que sa vérité profonde se manifeste. Rosita irait jour après jour s'asseoir devant cette scène vivante. Jusqu'à ce que se brise l'incompréhension de sa douleur.

On disait de ce parc qu'il avait une âme. Un petit garçon de six ans, aux vêtements usés, arborait un sourire radieux. Cet autre enfant du même âge dont les vielles chaussures étaient lacées avec de la corde ordinaire sautait et tournait en cercles jusqu'à tomber d'étourdissements. Cette jeune fille aux cheveux jaunes tressés depuis des jours entourait un arbre de ses petits bras et fermait ses yeux, le temps d'un gros câlin. Pourtant, elle avait un gros trou dans ses collants. Comme si elle n'en savait rien.

Ce parc enchanteur savait définitivement comment métamorphoser les âmes tristes en petits bonheurs sereins. Les enfants y revenaient pour y jouer aussitôt les classes terminées. La plupart provenaient de voisinages différents, mais un esprit de camaraderie faisait d'eux de vrais frères et sœurs. Rien ne saurait les tromper. À chaque rencontre, ils se rassemblaient en un grand cercle, se prenant tous par la main. Ensemble ils sautaient de joie, avant de vagabonder ici et là dans ce grand espace où la liberté leur avait donné rendez-vous.

Rosita portait en elle-même un amour sans partage pour les enfants. Pourquoi donc n'en avait-elle jamais eu? Elle, dont le cri sourd d'une douleur inextricable émergeait de ses entrailles depuis un lieu refermé de sa mémoire. Si la force de cet amour fût maternelle, comment a-t-elle pu vivre, une grande partie de sa vie, sans concevoir de sa propre matrice un être de chair qu'elle aurait pu nourrir à son sein?

Le visage de chacun de ces enfants, leurs expressions, les éclats de rire et toutes les grimaces amusantes qui se dessinaient avec la bouche et les yeux déclenchaient dans la poitrine de Rosita des battements de cœur au rythme douloureux. Le moindre de ces gestes enfantins résonnait en elle. On aurait dit que quelque chose voulait s'éveiller, venir au jour. Et mourir, à la fois. Comme une insupportable déchirure. Y avait-il une cicatrice qu'elle ignorait? Une rupture laissée derrière, dans un silence qui l'enchaînait? Un passé

inavoué, inavouable, refoulé au tréfonds d'elle-même? Comme une prise d'otage invisible ayant un puissant impact sur elle, paralysant et catapultant son pouvoir de choisir?

Un enfant s'approcha d'elle, lui demandant qu'elle heure il était, et repartit en trottant. Rosita aurait voulu être capable d'oser les rejoindre et s'amuser avec eux. Quelque chose la retenait. Quelque part au fond d'elle-même, elle souhaitait ardemment s'amuser et rire comme ces enfants. Pourquoi ne pouvait-elle pas écouter son cœur et rebondir dans la joie? Une partie d'elle vibrait de désir. Une autre bloquait tout élan de spontanéité.

Deux jeunes filles, plus au loin, étaient assises sur un amas de feuilles mortes et, de leurs petites mains, lançaient dans les airs des poignées et des poignées de feuilles. Cela les faisait rire. Comme seuls savent rigoler les enfants. Leur voix résonnait en écho avec le froid d'automne.

Deux garçons jouaient aussi dans les feuilles. L'un était allongé au sol et l'autre l'ensevelissait avec des feuilles jusqu'à ce qu'on ne le voie plus. Ils se chatouillaient tous les deux et riaient en même temps.

Ces enfants dont les petites joues desséchées par le froid, et un peu craquelées aussi, ni le froid ni le temps ne les importunent. Ils jouent, c'est tout. Leurs yeux qui coulent, pour certains, mouillent les rebords de manches qui ont servi à essuyer ces larmes causées par le vent. Ces enfants – de réels témoins de la vraie vie. La vie avec un grand V. Ô, douce enfance.

Rosita aimait la vie, aussi, mais ne savait plus comment s'y prendre. Elle se sentait aller à la dérive comme un bâton que le courant emporte sur la rivière. Elle avait perdu ses repères, sans trop savoir comment elle en était arrivée là. Elle espérait retrouver quelque chose, là sur ce banc, en présence de tous ces enfants, si vivants, vivifiants.

Ce qu'elle n'a jamais pu oublier, cependant, et qu'elle porte encore dans sa peau chaque jour, c'est la scène où son petit ami l'a prise malgré elle, alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Elle s'est vue figée, incapable de bouger, d'oser dire non. Elle n'a pu qu'émettre des sons de douleur, saccadés et presque sourds. Mais loin, très loin de la jouissance. Ses yeux fermés, son front plissé étouffaient le cri de douleur qu'elle était incapable de traduire, par peur de la réaction de l'autre à son égard. « Que va-t-il dire et me faire si je refuse? » pensa-t-elle dans son esprit de jeune fille inexpérimentée, quoique très intelligente, se croyant obligée de se soumettre. Pourtant, son corps était en train d'être dépravé, son âme en train d'être violentée.

Toute la vie de Rosita s'est passée sans qu'elle comprenne la raison de son incapacité à se défendre.

L'heure passe. L'horizon est de plus en plus rouge. La nuit approche. Et le rire des enfants, comme un écho, éveille un puissant souvenir dans l'esprit de Rosita. Son regard changea tout à coup. Comme si elle percevait enfin quelque chose de familier. Un trait se dessina sur son front. Particulièrement intriguée par la jeune fille aux cheveux jaunes, Rosita

observa attentivement chaque geste de l'enfant, de la tête aux pieds, des pieds à la tête. Une joie innée la caractérisait.

À l'instant, un homme saisit l'enfant par le bras, son père sans doute, déclenchant ainsi dans la mémoire de Rosita le détail qu'il lui manquait. Elle n'avait que quatre ans. Son père lui avait imposé une punition – exagérée. Elle avait dû se mettre à genoux, à côté de son lit. Sans dire un mot. Elle avait peur. « Tu rest' là, et tu bouges pas! Tant que j'te dirai pas de bouger d'là! T'as compris?! », lui avait-il dit. Le ton autoritaire avait pénétré sa fragilité d'être, comme un violent coup de fouet qui fige sur le champ l'âme obéissante, forcée de se soumettre. Rosita avait senti son petit corps se crisper et sa respiration se bloquer. Elle avait chaud. Et envie de pleurer. Elle avait peur de ce qui pourrait lui arriver. Trop peur, même, pour laisser les tremblements intérieurs se manifester. Elle réprima tout. Elle n'osait même plus bouger les yeux. Elle resta figée tant que son père ne mit pas fin à la punition.

Le masque inconscient, ce voile psychologique qui a brimé la vie de Rosita, venait de se déchirer. Tout à coup, Rosita pouvait résoudre l'énigme. La peur de l'autorité à laquelle elle avait été confrontée l'avait profondément marquée. À la lumière de sa compréhension, Rosita ferma les yeux et retint son souffle, un instant. Une larme brûlante glissa sur sa joue. Dans son esprit, enfin éclairé, domine à présent ce qui seul confère à un être humain le pouvoir de choisir, pour lui-même – la vérité.

Ce soir-là, après le départ de tous les enfants, Rosita demeura assise un long moment dans ce lieu pittoresque, où, pour être allée au bout d'elle-même, elle trouva la force de prendre ce virage à cent-quatre-vingt degrés qui changea la direction des vents, pour le reste de sa vie.

L'horizon, rouge comme du feu, fit place à une lune extraordinairement lumineuse qui se déplaçait, comme toujours, vers la voie lactée. Pourtant, jamais Rosita ne l'avait autant remarquée. Ses yeux venaient de s'ouvrir à la beauté de la noirceur, pour ce qu'on peut y voir, comme nulle part ailleurs. Les feuilles au sol brillaient comme d'étincelantes petites lumières. On aurait dit mille étoiles descendues du ciel.

Rosita resta assise, un moment encore, dans un grand silence. Le regard fixe, elle prit une grande respiration. Son dos se redressa. Ses épaules s'appuyèrent contre le banc. Sa respiration se mit à suivre le rythme de la brise légère qui caressait ses joues. Le grand vent avait cessé.

Rosita cligna des yeux et regarda autour d'elle, se demandant d'où provenait cette petite voix. Elle entendait raisonner, quelque part dans son esprit peut-être, comme un doux murmure. C'était le plus beau. Le plus doux des murmures.

Un rire d'enfant.

Rosita quitta le parc en regardant le ciel, seul témoin de son sourire, un sourire révélateur.

LA CASSURE

Diane Cyr

La noirceur tombe sur Sept-Îles. La brunante s'installe sur le quartier Ste-Famille. Il est 15 h 35 au 2282 de la rue Rochette. Furtivement, la porte s'ouvre. Solange apparaît sur le seuil. Elle se retourne et jette un bref regard en arrière. Elle regarde à gauche, à droite et d'un pas pressé se dirige vers sa voiture. En levant les yeux, elle aperçoit sa voisine de droite à la fenêtre qui lui envoie la main. Solange esquisse un petit geste de la tête et s'empresse d'ouvrir la porte de l'auto.

Ouf! Elle essaie de reprendre son souffle. Elle a de la difficulté à insérer la clé dans le démarreur. Ses mains tremblent. La sueur coule dans ses yeux. Son cœur bat à tout rompre. Enfin, elle réussit à faire partir l'auto et elle quitte en vitesse.

La satisfaction et l'inquiétude se disputent ses pensées. Elle a peine à croire ce qu'elle a osé faire. Elle se concentre difficilement sur la conduite. Elle arrive finalement chez elle. Aussitôt, elle cache l'auto dans le garage. Elle s'emmure dans l'appartement. Elle baisse tous les stores et s'enferme dans sa chambre. Elle se dirige vers son lit et s'enfile sous les couvertures. Sa respiration reprend peu à peu son rythme normal.

Après deux jours de sommeil entrecoupé de courts moments de lucidité, elle sort enfin de sa léthargie. Que s'est-il passé? Sa conscience refuse la réalité. En titubant, elle entre dans la salle de bain. L'eau chaude de la douche la réveille complètement. L'eau qui coule la débarrasse de son malaise et des découvertes des dernières semaines.

En se rendant au salon, elle trébuche sur une boîte laissée dans le corridor. Le contenu se renverse. Un masque en verre de Murano roule sur le plancher. Ce visage de carnaval vénitien ouvre la porte aux souvenirs. Elle revoit Jules prenant la pose sur la Place St-Marc. Eux, sur une terrasse à chasser les pigeons. Elle, souriante dans une gondole. Les deux amoureux sous le pont des soupirs. La petite chambre, témoin de leurs ébats. Venise dans un camaïeu de bleu.

Crac ! La réalité la frappe en pleine face. Comment a-t-elle pu en arriver là? Et si on découvrait la vérité ? Juste à y penser, la peur s'installe. Elle retourne se cacher sous les couvertures. Elle recherche la fuite dans le sommeil, mais celui-ci la fuit.

Les images de son geste lui reviennent. Elle se voit entrer sur la pointe des pieds dans leur maison de la rue Rochette. Cette maison achetée avec amour, décorée avec passion, habitée de leurs fous-rires et témoin de leurs projets d'avenir. Elle revoit ses mains tremblantes tenant un marteau, sa respiration courte, son pas incertain, mais son regard décidé. Elle ne reculera pas. Elle a assez souffert. Jules aura son compte. Ce n'est que justice. C'est à son tour de souffrir.

Comme elle l'a aimé ce bellâtre. Il portait fièrement un corps taillé dans la pierre. Sa belle

tête frisée sans cesse en mouvement. Ses yeux profonds qui avaient le pouvoir de la rendre vulnérable et en même temps si forte de la certitude de lui plaire. L'avenir était balisé par toutes les promesses échangées.

Soudain, les sirènes de la police la sortent de ses souvenirs. Elle se tasse dans le coin du divan. Elle essaie d'y cacher ses cent kilos. Si elle avait maigri aussi. Elle entend courir dans l'escalier et frapper à sa porte. Apeurée, elle va ouvrir.

- Oui

- Vous êtes bien Madame Martin?

- Non, c'est l'appartement 8, juste à côté.

- Merci madame.

Elle referme la porte et se laisse glisser sur le sol. De grosses larmes coulent sur ses joues. Elle manque d'air. Elle a tellement eu peur. Elle se lève et va se faire une tasse de thé. Puis, elle retourne se réfugier sur son sofa. À peine assise, elle se repasse pour la millième fois la dernière discussion qu'elle a eue avec Jules.

- Tu sais Solange, te faire du mal est la dernière chose que je veux, lui dit Jules.

- Non, la bonne grosse Solange elle comprend tout. Elle accepte tout car elle m'aime, réplique-t-elle.

- Je te jure que je n'ai jamais voulu te blesser. Je n'avais juste pas le courage de te l'avouer, car je savais que j'allais te faire de la peine. Ce n'est pas facile pour moi.

- Arrête, de toi je n'en ai plus rien à cirer. Tu m'as manipulée. Tu as abusé de ma confiance. Tu as bafoué mes sentiments. Tu m'as trahie. Un lourd silence s'installe. Le malaise habite tout l'espace. Solange pleure.

Jules se ronge les ongles. Chacun se perd dans ses pensées. Lui se justifie en se disant que jamais il n'a eu l'occasion de lui dire la vérité tellement leurs premiers instants étaient enflammés. Ils se retrouvaient au lit à chacune de leurs retrouvailles. Puis la relation a évolué rapidement, l'entraînant dans un tourbillon de projets.

De son côté, Solange larmoie. Elle aurait dû y penser qu'un beau gars comme Jules ne pouvait pas s'intéresser à elle, la fille grosse, ordinaire, banale et qui ne s'aime pas beaucoup. Elle doit bien le savoir que si elle ne s'aime pas, lui ne peut pas l'aimer. Tous les livres de psycho le disent : « pour être aimé, il faut s'aimer ». Finalement, elle le comprend.

- Tu me dégoûtes Jules Belleau, lui lance-t-elle tout à coup.

- Tu sais... je t'aime Solange.

- Tais-toi, je ne crois plus un mot de ce que tu me dis. Tu as tout sali. Je ne mérite pas de me faire tromper. Tu n'avais pas le droit.

- À ce que je sache je ne t'ai pas forcé la main. Tu aimais bien baiser avec moi.

Son regard le mitraille. D'un pas décidé, elle quitte la maison. Solange sur le sofa laisse filer ses souvenirs. Elle prend une gorgée de thé. La vérité se manifeste de nouveau. L'image d'elle avec le marteau en mains refait surface. Elle réalise qu'elle a vraiment cassé tous les objets précieux témoins de leur vie commune. Cette prise de conscience ne lui apporte aucune satisfaction. Ce geste n'apaise en rien sa douleur et ne diminue pas sa colère. Il fait plutôt naître la culpabilité. Un profond sentiment de trahison envahit toujours la moindre de ses pensées.

La trahison de Jules, lui rappelle sa naïveté. Elle a tout changé dans sa vie pour lui. Elle a vendu sa maison, s'est éloignée de ses amis et n'a vécu les trois dernières années que pour lui. Puis, elle ose enfin s'avouer que tout au long de leur relation des indices de sa double vie étaient présents. Ses absences fréquentes, ses retours fatigués, cet ami Jérome avec qui il partageait tous ses loisirs et qui s'infiltrait pas à pas dans leur quotidien. Tout est clair. Elle accepte la vérité de la relation homosexuelle de Jules durant leur vie à deux. Cependant elle ne le croit pas quand il lui dit être amoureux et d'elle et de Jérome.

Avec vigueur, elle lance par terre le masque de Murano qui se brise en mille miettes, à l'image de sa vie actuelle. Ce geste libère la colère. La tristesse l'envahit de nouveau. Le matin la retrouve brisée. Une autre journée commence. Les masques sont tombés.

RANDONNÉE À L'ÎLE GRANDE BASQUE

Diane Douville

En prenant le bateau pneumatique nous traversant à l'Île Grande Basque ce matin, je ne me doutais pas que je deviendrais le témoin inopiné d'une scène violente et tourmentée. Non seulement le témoin, mais aussi une des principales actrices.

Pourtant, au départ, rien de laissait présager ce drame. Toute imprégnée de la douceur du temps, accompagnée par la brise légère courant sur la baie de Sept-Îles et le scintillement du soleil sur l'eau froissée, je me laissais bercer mollement au gré des mouvements de l'embarcation. J'avais pour compagnons de traversée un groupe de jeunes garçons âgés d'environ douze ans accompagnés d'un adulte leur servant de guide. Cette joyeuse ribambelle débordait d'énergie tant et si bien que le conducteur craignait à tout instant de devoir repêcher un des gamins dans les eaux froides du golfe. Il multipliait les avertissements sans succès. Pourtant, assis à mes côtés, un de ces gamins se tenait bien coi et ne participait pas à l'effervescence générale. Il avait un air morose qui contrastait avec le reste du groupe. Avant l'embarquement, j'avais remarqué qu'il avait un handicap à la hanche le faisant claudiquer. Je me suis dit qu'une randonnée en forêt ne devait pas l'enchanter outre mesure dans les circonstances. L'accompagnateur du groupe lui manifestait une attention particulière, probablement pour pallier au manque d'enthousiasme; mais, comme ce dernier en avait plein les bras avec les indisciplinés, j'ai abordé le gamin pour tenter d'amener un sourire sur son visage grave.

Lors de cette brève conversation, j'apprends qu'il s'appelle Jean-Charles et qu'il participe aujourd'hui à une randonnée d'hébertisme avec ses camarades de classe et leur guide Raynald. Intriguée, je lui demande pourquoi il ne semble pas manifester le même entrain que ses camarades pour l'activité à venir. Il passe alors de gentil à fermé comme une huître en un éclair. Heureusement, nous arrivions à l'Île et, devant cette beauté brumeuse étalée devant moi, j'oubliai le gamin et son groupe pour aller l'explorer.

Rares sont les visiteurs de l'Île Grande Basque qui en font le tour; la plupart se contentent du demi parcours ou, encore, d'aller au belvédère dominant la ville et d'y revenir pour y pique-niquer à l'aire prévue à cette fin près du quai. Pour ma part, j'ai amorcé le grand tour en me dirigeant vers le côté sud afin de mieux profiter de cette nature sauvage en solitaire, sachant ce sentier peu fréquenté en cette fin de saison.

À l'approche de ma destination pour la pause repas, en haut d'un escalier descendant à une anse pourvue d'une aire de pique-nique et d'un abri, endroit magnifique, situé entre ciel et terre où se pointe l'île voisine à travers le feuillage des arbres, j'entends un bruissement furtif. Pensant que c'était un petit animal, je m'approche doucement sans faire de bruit en espérant l'apercevoir. Plus je m'approche et plus ce que je prenais au début pour un bruissement d'animal ressemble à un bruit d'ébats amoureux, un couinement plaintif d'une part et des halètements soutenus d'autre part. Ce constat amène un demi-sourire sur mes lèvres. « Ah! Les maudits chanceux, s'envoyer en l'air en pleine

nature dans un si beau lieu. Quel bonheur! ≫ Ce n'est toutefois pas une raison pour que j'aille les contempler à leur insu. La discrétion a bien meilleur goût et je décide de battre en retraite le plus délicatement possible afin de ne pas les alerter et de les laisser à leur petit bonheur.

La forêt a parfois ses secrets pour nous ramener là où l'on doit être, même si on aurait préféré être partout sauf à cet endroit à ce moment bien précis dans le temps. En rebroussant chemin, je réemprunte le sentier qui, au fil de ses méandres, me ramène à l'endroit même que je voulais éviter : une vue imprenable sur le couple à quelques mètres devant moi dans une position non équivoque sur la nature de l'activité en cours! Une horreur sans nom s'empare de moi, car ce que je croyais être les ébats entre deux adultes consentants était en fait une agression sexuelle, l'agresseur étant Raynald et son protégé, Jean-Charles, l'agressé. Je demeure figée sur place fascinée malgré moi, et trop choquée pour réagir. J'assistais en direct à la mort intérieure de l'enfant.

Quelques minutes plus tard, une éternité, l'agression était terminée et Raynald en rajustant son pantalon dit à l'enfant :

- Je descends retrouver les autres à l'anse pour le pique-nique. Je vais leur dire que ton handicap a ralenti ta progression à travers la forêt et que tu nous rejoindras dans quelques minutes. Comme les autres fois, pas question de parler à qui que ce soit de notre secret. Tu sais pourquoi…

- Euh…Oui.

Raynald quitte les lieux pour reprendre le sentier et laisse Jean-Charles seul. Le camouflage des arbres me permettait de voir sans être vue. Je suis encore trop consternée pour réagir et, comme une automate, j'observe Jean-Charles qui se tord les mains et éclate en sanglots en proie à un profond désespoir. Cette scène dure quelques minutes. Soudain! Jean-Charles s'élance à la course avec une énergie que sa claudication peine à refreiner. Il se dirige tout droit vers une falaise surplombant la mer située non loin de là. Je me questionne sur la direction qu'il prend, car elle est à l'opposé à celle empruntée par l'agresseur. Je décide donc de le suivre en catimini et de loin. Sa douleur l'accélérait et mes vieux os de jeune retraitée me ralentissaient. Cette remise en action me sort de ma torpeur et me permet de retrouver quelque peu mes esprits. La progression de Jean-Charles est rapide. Il arrive en haut de la falaise et arrête net, à un pas du vide. Je comprends avec effroi qu'il a l'intention de s'y jeter en bas. Une légère hésitation le fait vaciller au bord du précipice ce qui me donne les secondes nécessaires pour hurler :

-JEAN-CHARLES! NOOOOOON!!! Ne fais pas ça!

Jean-Charles sursaute en reculant d'un pas. Il me regarde me rapprocher de lui, tremblant comme une feuille. Arrivée près de lui, il me dit :

-Qu'est-ce que tu fais ici?

-J'ai vu ce qui s'est passé entre toi et Raynald il y a quelques minutes… j'ai décidé de te suivre parce que je m'inquiétais de te voir prendre la mauvaise direction.

-Va-t-en! Laisse-moi tranquille. Je veux être seul.

-Non Jean-Charles, je ne peux pas te laisser seul dans cet état. Je ne peux pas fermer les yeux sur ce que je viens de voir. Je dois dénoncer la situation à la DPJ.

-Ne fais pas ça! Si tu le fais, la vie de mes parents sera détruite parce que Raynald pis sa blonde sont les meilleurs amis de mes parents. Raynald dit que c'est moi qui le provoque et que mes parents seraient malheureux de savoir ça. C'est de ma faute. Faut que ça reste entre nous. Promets-moi de ne pas appeler la DPJ et de ne le dire à personne.

-Je te le promets. Toi, de ton côté, tu dois me promettre d'aller retrouver les autres et de ne plus tenter des gestes qui pourraient te blesser ou te tuer.

-Promis.

-Viens! Je vais te ramener à ton groupe.

Nous avons marché en silence et, une fois rendus à proximité de l'anse, je l'ai laissé rejoindre les autres sans dévoiler ma présence.

Bouleversée, je reprends mon chemin quand brusquement je me souviens que j'ai mon cellulaire sur moi. Dans l'énervement, je l'avais complètement oublié. Il me reste quelques heures avant le retour au quai. Assez pour agir. Malgré ma promesse, je trahirai Jean-Charles.

Je téléphone à la DPJ pour les informer de la situation et de ma volonté de porter plainte dès le débarquement à la marina de Sept-Îles. Ma description du contexte et des deux personnes concernées permet à la DPJ d'identifier Raynald, Jean-Charles et ses parents. Mon passé d'intervenante communautaire aidant, je leur explique l'importance d'aviser les parents de toute urgence afin qu'ils puissent bien réagir envers Jean-Charles, sans le culpabiliser davantage.

Je continue ma randonnée songeuse et perplexe, à la fois tourmentée et en paix avec mon geste dénonciateur. Revenue au quai de l'Île, je me retrouve à nouveau face à Jean-Charles et à Raynald pour la traversée de retour. Je limite mes échanges avec eux et les autres passagers au minimum, faisant mine de m'absorber dans la contemplation du paysage alors que tout bouillonnait sous la surface.

Arrivés au quai, la DPJ et la Sûreté du Québec nous attendaient pour recueillir ma plainte et pour cueillir Raynald. Le masque de sa respectabilité et de sa sollicitude venait de tomber. Les parents de Jean-Charles étaient également présents, portant dans leurs regards toute la bienveillance nécessaire à leur enfant. Jean-Charles et moi avons échangé un long regard. Aucune parole entre nous. Dans ses yeux, j'ai vu défiler, tour à tour, la surprise, la colère, la peur, le désarroi et, finalement, un ouf de soulagement.

Blanche

PÉRIPLE AU CŒUR DE SOI

Daniele Darveau

Marine connaît la route 132 depuis qu'elle est toute petite, elle l'a découverte lors de vacances estivales en famille en effectuant le tour de la Gaspésie. D'ailleurs, Gaspé entre mer et montagnes ressemble étrangement à Sept-Îles tout comme Carleton sur mer à Gallix, avec sa plage de sable. Ces lieux de villégiature demeurent encore aujourd'hui des coups de cœur sur le bord du fleuve St-Laurent.

Maintenant, elle se retrouve sur la 138 en roulant, cette fois-ci, vers le nord-est. Elle s'arrête pour dîner à la Microbrasserie des Beauprés, située directement devant la basilique de Ste-Anne-de-Beaupré. En consultant le menu, elle découvre qu'une bière du type IPA porte le nom de la 138. Route partant de l'État de New York et se rendant maintenant jusqu'à Kegaska. Cependant, c'est à Sept-Îles que cohabitent les Innus et les Allocthones, on peut retrouver leur histoire au Musée de la Côte-Nord, au Vieux Poste de traite, en passant par le Musée Shaputhuan, qui signifie lieu de rassemblement. C'est d'ailleurs à cet endroit que Marine se familiarise avec les mœurs et coutumes des Innus!

En août, est organisé le Symposium annuel des arts où les artistes de partout à travers la province et même outremer sont invités à exposer leurs toiles, pour être, par la suite, jumelés dans le but de créer une œuvre commune. Marine est fascinée par le travail créatif qui en émerge! Que de textures, de couleurs et d'originalité! Elle éprouve une grande admiration à observer tout le processus de création jusqu'à la naissance des œuvres métissées. Les légendes, les danses traditionnelles avec costumes et masques aux effigies des animaux du monde mythique montagnais nichent dans ce lieu magique.

Marine adore les animaux et elle a donc réservé à la Bibliothèque Louis-Ange Santerre, le livre sur les « Mythes et rites chez les Indiens montagnais », écrit par Yvette Barriault s.c.o., afin d'en connaître davantage sur le sujet et de lui donner de l'inspiration pour se confectionner un masque animalier qui la représentera.

Après sa lecture, Marine s'endort et, dans son rêve, elle se retrouve en pleine forêt où elle rencontre des animaux en demandant à chacun d'eux : « Pourquoi fais-tu partie des animaux mythiques des Montagnais? »

Le premier, le lièvre près d'un arbre lui répond : « Auparavant, j'étais considéré comme le premier des « manitous », maintenant je demeure un animal que le Montagnais respecte et dont il apprécie la bonne chair; cependant, malheureusement, il ne fait plus mention de mes qualités de créateur ni dans ses mythes ni dans ses rites. »

Tout en poursuivant sa route jusqu'à la rivière, Marine rencontre un castor en train de construire un barrage et lui demande, la même question. Ce dernier lui répond : « Malgré que je ne suis pas le créateur de la terre, c'est moi qui ai restauré la terre selon les mythes

des Montagnais. Dans plusieurs autres mythes amérindiens, je semble m'intégrer au système solaire. Il paraît que je répare la création en y apportant du feu et de la lumière. »

Marine trouve cela très intéressant et poursuit son chemin. En longeant la rivière, elle arrive face à face avec une loutre qui sort de la rivière, elle s'empresse donc de lui poser la fameuse question.

La loutre lui répond : « Initialement, j'étais dans la mythologie algonquine, je semble associée à l'eau, illustrant en quelque sorte l'antériorité de l'eau sur le feu! Maintenant, je suis malheureusement disparue de la mythologie montagnaise. »

Ensuite, cachée à travers des arbustes, elle aperçoit un drôle d'animal et le questionne pareillement.

C'est un rat musqué. Celui-ci lui répond : « Les Montagnais ont conservé beaucoup d'estime et de vénération pour moi. Selon eux, j'ai découvert le grain de sable qui forme la terre et je préviens le castor quand les hommes se conduisent mal. On dit que je pourrais être la sagesse qui découvre les sources de fécondité et permet d'éviter les écueils! »

Marine est toujours en quête de savoir quel animal la représente. Elle arrive près d'une grotte et rencontre un ours. Un peu craintive, elle ose lui poser sa question.

L'ours lui répond : « Je suis la puissance responsable de la vie du monde « d'en-bas », cet univers brisé par la rupture « primordiale », je suis aussi le ROI de la forêt amérindienne; mon corps massif, trapu, et ma vie solitaire me donnent de l'importance. De plus, je suis rusé, intelligent, prudent, doté d'une force extraordinaire, et je jouis d'un grand prestige auprès des Montagnais.»

Par la suite, se demandant ce que pouvaient bien manger les Montagnais comme viande, elle croise un caribou qui sortait de la forêt et s'en informe.

Le caribou lui répond : « Les Montagnais de la Côte-Nord ont tiré pendant longtemps, durant une partie de l'année, leur subsistance grâce à moi, ils me vouent un certain culte et me dévorent selon des rites particuliers. De plus, je suis lié à la vie économique, sociale et religieuse des Montagnais. »

Oups! Un bruit à la fenêtre réveille Marine. Elle voit un écureuil et en profite pour lui demander :

- Est-ce que toi aussi, tu fais partie des animaux mythiques des Montagnais comme les autres animaux de mon rêve ?

L'écureuil lui répond : « Rares sont les petits Québécois pure laine qui ne se sont pas amusés à me faire la chasse, c'est aussi un sport favori du bambin montagnais. Le héros voudrait pouvoir chasser l'ours avec les mêmes habiletés démontrées à la chasse à l'écureuil. » Tshinashkumitin! (Merci)

Elle repense à tout cela. Le mythe montagnais, le plus connu est le héros Tsakapish qui tua l'ours pour venger la mort de ses parents, lors d'une présentation à laquelle Marine a pu assister à l'occasion de la première édition du Festival des conteurs à Sept-Îles. Sa quête continue, car elle n'a pas encore découvert l'animal qui la représente réellement.

Auparavant, au Salon du livre, elle avait découvert un dictionnaire innu – français créé par l'Institut Takapesh, qui publie également des livres pour enfants afin de favoriser l'apprentissage de la langue innue. Kuei! (Bonjour)

Marine continue d'être captivée par la cohabitation entre les deux populations. Elle a aussi dégusté de la banique nappée de chicoutai (petit fruit sauvage ressemblant à une framboise jaune), et d'airelles (ces fameuses graines rouges), siroter du thé du labrador, créer des capteurs de rêves dans le cadre des journées de culture à l'Institut Takapesh ou lors d'activités thématiques organisées au Centre de ski du Mont-Gallix.

Jour après jour, Marine est charmée par la beauté des bords de mer de la Côte-Nord, du lever au coucher du soleil, avec les teintes rosées et les clairs de lune époustouflants qui miroitent sur le majestueux fleuve St-Laurent. Rien ne vaut un lever de lune orangée les soirs de pleine lune. Marine en a le souffle coupé, surtout quand le capelan roule sur les plages lors des grandes marées du printemps. D'ailleurs, à Gallix, les familles et amis sont au rendez-vous du côté de la rue Bell ou de la rue des Chalets, secteur Brochu, avec leurs bottes à « grandes manches », leurs filets et leurs chaudières. Les inconditionnels adeptes de petits poissons argentés, après avoir récoltés ces derniers, les récupèrent directement dans des contenants avec de l'eau salée afin de pouvoir les congeler; les autres capelans frais seront rôtis dans un poêlon bien huilé avec oignons, sel, poivre et citron. Miam Miam … Y paraît que jadis, en plus des feux de bois de grève, les gens apprêtaient et mangeaient directement sur place ces petits poissons; chacun se relançait à savoir qui avait la meilleure recette! Par la suite, l'arrivée du printemps fait place à la pêche aux gigantesques crabes des neiges et aux *crevettes nordiques* contrairement à la légende qu'elle provienne de la Rive Sud, soit de Matane. Mais après réflexion, aucun poisson et crustacé ne la représente vraiment? Quel peut bien être son animal fétiche?

En se promenant sur la plage, en zigzaguant dans l'eau froide ("fret" pour gens non natifs de la Côte-Nord), elle aperçoit une forme noire à l'horizon qui ressemble à un périscope qui bouge dans tous les sens! Cette forme plonge et ressort plus loin et continue de la suivre, elle tourne sur elle-même, semble nager sur le dos et replonge. OUPS! Ce mammifère en mouvement se rapproche! À sa grande surprise, c'est un phoque…

Marine ressent alors, une chaleur intense dans tout son être, elle sait dans son for intérieur que c'est ce mammifère marin qui l'habite, car comme lui elle est curieuse, aime faire des acrobaties, jouer et accompagner les gens qui se promènent sur la plage tout au long de l'année, puisque sur la Côte-Nord, la plage est accessible en tout temps, à marée base.

C'est la révélation, elle a maintenant le sujet de son masque qui la représente à merveille, elle pourra enfin concrétiser son projet de bricolage.

En réfléchissant, Marine se demande comment elle pourrait inciter les gens à trouver leur propre animal mythique… afin qu'ils puissent éprouver autant de bonheur dans leur cœur.

SAVOIR Y FER

L'Ami d'acier

Ça a pas d'allure.

Assis au Tim Horton de la rue Gamache, Egide commentait à haute voix l'article de journal qu'il était en train de lire. Il maugréait, dans le désordre, contre les politiciens, les actionnaires et les Chinois… sans oublier le bon Dieu.

- Compagnie de misère qui fait la pluie et le beau temps icitte depuis ben trop longtemps…

En effet, IOC, l'Iron Ore comme l'appelait toujours les gens de sa génération, était à veille de fermer. En guise de lègue, quelques six cents futurs chômeurs et une page d'histoire qui se tourne pour Sept-Îles. Les prédictions du journaliste au sujet de l'avenir de la ville étaient d'ailleurs fort sombres, ce qui ne faisait qu'aggraver l'humeur déjà exécrable d'Egide. Quand il aperçut Roger qui arrivait, sa colère était toujours aussi vive.

- Ça a pas de bon sens Roger !

Roger, placide, un bon chocolat chaud dans les mains, prit le temps de s'asseoir, puis de retirer tuque et mitaines. Egide fulminait :

- C'est vraiment pour de vrai, là, Roger, y veulent fermer la ville!

Dans un monologue vociférant, assorti de grands gestes avec les mains, Egide résuma la situation à Roger. Roger hocha la tête plusieurs fois, mais ne bronchait toujours pas. Egide enchaîna :

- On va pas se laisser crisser dehors comme ça! Sept-Îles existait ben avant que ce maudit métal impose sa dictature. Faut revenir à comme c'était avant. Aux racines.

Roger sembla sceptique.

- Jusqu'à quand tu veux remonter le temps mon Egide ?

- Au commencement!

- De quel commencement tu parles? De celui où y'avait juste des Indiens qui se nourrissaient de castors, d'outardes pis de saumons ?

Comme Egide restait pensif, Roger le charria :

- Es-tu en train de rêver à un bon cipaille?

- Non…mais j'me disais…y pourraient peut-être nous être utiles pour une fois…

- Qui ça ? Les castors ?

- Ben non, toé, les Indiens ! Les tipis, les plumes, la cueillette de plantes aussi sauvages qu'eux, pis la fabrication d'attrape-rêves, c'est à la mode toute ça. On n'a qu'à bâtir un campement traditionnel indien, on organise des promenades en nature pis des *shows* avec des ours, des soupers avec de la banique et du caribou séché, ça serait "Innubliable" comme y disent sur la brochure !

Roger soupira.

- Tsé Egide, les Indiens, y portent plus tant le costume, de nos jours. Y vont au bingo plus qu'à la chasse, y mangent plus de McDo que de banique. Y vivent pas mal comme nous autres, dans le fond. On peut aussi ben se déguiser en colon de la Nouvelle-France, ça sera pareillement authentique. D'ailleurs ça existe déjà, au Vieux Poste, c'est ça qui font.

Un peu vexé, Egide garda le silence.

- N'empêche que le tourisme, là, c'est l'avenir de Sept-Îles.

- Si tu veux faire venir du monde icitte, ça nous prendrait quelque chose de grand, genre la tour Eiffel de Paris. Ou ben le gros building, là, en Inde…

- Le Taj Mahal ?

- C'est en plein ça.

Roger but une gorgée, fier de ses références culturelles.

- J'y pense, mon neveu, y'est parti vivre en Australie. Ça a d'l'air que c'est ben populaire comme destination. Y'ont des maudites belles femmes là-bas. Des grandes blondes qui font du surf.

- Pis, c'est quoi le rapport?

- Bah! C'est peut-être des belles femmes que ça nous prendrait pour retenir le monde.

Pour toute réponse, Egide émit un petit ricanement, puis se leva. Sa femme à lui l'attendait pour dîner.

- Penses-y pas trop, aux Australiennes, pis pense ben à notre affaire.

C'est un Egide plus joyeux que jamais qui débarqua au Tim le lendemain. Sitôt la porte passée, il cria en direction de Roger qu'il avait eu l'idée du siècle. Pour ménager son effet, il attendit d'être assis et regarda son chum bien en face avec un sourire qui s'agrandissait à mesure.

- On va accélérer le changement climatique !

Roger ne partagea pas du tout son enthousiasme. On dirait même qu'il le prenait pour un fou! Mais Egide ne se découragea pas.

- C'est toi pis tes histoires d'Australie qui m'ont fait' penser à ça. En Australie, y'ont la mer, pis des belles plages. Nous aussi on a tout' ça. On a même des îles. Sauf que les nôtres, elles font pas rêver. Trop de neige, trop de froid, pis pas assez de cocotiers. Le réchauffement de la planète, c'est notre chance! Faut juste accélérer un peu les choses.

Roger réfléchit, le temps de trouver les mots idoines pour raisonner Egide sans le vexer.

- Pis, comment comptes-tu t'y prendre pour faire ça?

- C'est ben simple, sur la Côte-Nord, on a en masse de gros chars et autres engins à moteur. Des pick-up, des VTT, des skidoo, pis même des souffleuses. Y suffit de faire *runner* ça au boutte. Entre nous, ça devrait pas être trop difficile d'inciter le monde... Une petite prime à l'achat du gaz, pis ça va pas prendre de temps avant qu'on produise toute la boucane nécessaire, c'est moé qui te le dis.

Roger rétorqua qu'ils allaient avoir les écologistes sur le dos, pis sûrement les Bleuets aussi, ce qui était peut-être pire. Egide haussa les épaules.

- Y'en a plein qui disent qu'y est déjà trop tard tout'façon. Alors autant que ça nous profite…

Roger insista.

- Tu penses pas que c'est mieux de laisser le sud en Floride pis au Mexique ? Y nous traitent de Tabernacos quand on va là-bas, c'est pas ben ben flatteur, pis ça en dit long sur la façon de vivre. C'est-tu vraiment avec ce monde-là que tu veux rebâtir Sept-Îles ?

Egide songea qu'il y aurait peut-être moyen d'attirer juste les belles Vahinés et d'arrêter les gnochons à Baie-Comeau, mais Roger, bien que tenté par l'idée, n'y croyait pas. Dépités, ils furent néanmoins résolus à trouver un plan B.

Chaque matin, au Tim, se tint un conciliabule entre Egide et Roger, mais les jours passaient sans que l'étincelle ne jaillît. Quand Egide arriva un matin les yeux brillants, Roger devina qu'un nouveau projet s'annonçait. Et en effet, Egide lâcha plein de superbe:

- Les maringouins, la vlà notre solution !

- Qu'est-ce tu veux faire avec ça, une chaudrée?

Roger ricana, mais Egide restait surpris.

- Hein, comment tu sais ça ?

Lorsqu'il comprit que sa *joke* était tombée à plat, Roger perdit son sourire et incrédule, attendit les explications d'Egide.

- L'autre jour, j'ai vu à TiVi que la nourriture du futur, ça serait les insectes. Et là je me suis dit que ça tombait ben, on en avait en masse icitte des insectes. Bon c'est sûr qu'on n'est

pas mal pogné avec des maringouins pis des mouches nouères, mais y doit ben y'avoir moyen de cultiver d'autres espèces. Des coccinelles par exemple. C'est cute les coccinelles.

- Tu veux nous faire manger des moustiques, c'est ça ton idée de génie ? L'monde voudront jamais manger ça !

À part soi, il n'en pensa pas moins que ça serait une belle revanche, vu que d'habitude c'est plutôt eux qui festoyaient sur les humains ; il en échappa même un sourire. Qu'Egide prit pour un encouragement :

- Y suffit d'engager une couple de *cook* pour nous concocter quelques recettes aux saveurs "nordiques", pis on sera pas obligé de dire au monde tout' ce qu'y a dedans. On fabriquerait ça dans une usine secrète. On pourrait utiliser les installations de la minière par exemple.

Roger s'apprêtait à répliquer, mais il fut interrompu par Richard, qu'il n'avait pas vu approcher, un journal à la main.

- Avez-vous appris la nouvelle ? L'Iron Ore a trouvé un repreneur. Y reparte ça d'ici un mois.

Roger s'en trouva ben soulagé. Il se voyait déjà au prochain Noël, à guetter la neige un sac de sauterelles grillées à la main... Il marmonna pour lui-même :

- A ce compte là, j'aime encore mieux avaler de la poussière rouge pis pelleter tout' l'hiver.

Egide, lui, peina à accuser le coup. Silencieux, il quitta la table sans un mot pour Roger.

- T'as même pas fini ton café!

Egide était déjà dehors. Il marcha jusque chez lui, commença à fouiller dans ses papiers. Demanda à sa femme de sortir son beau costume et la chemise qui va avec. Comme elle fronçait les sourcils, il lui expliqua :

- Puisque le masque de fer retombe sur la ville, au yâble le gentil sauveur. Moi aussi, j'veux faire de l'argent. Demain matin, je serai le premier à postuler.

USURE

Bernard Fortin

Raymond referme le coffre arrière de sa voiture où il y a mis les derniers bagages. Tout se voulait prêt pour cette fin de semaine de ressourcement qu'il avait prévue avec sa conjointe Louise. Depuis quelque temps, leur relation ne volait pas haut.

Louise quitte l'appartement pour prendre place dans la voiture. L'escapade d'ajustement pouvait commencer.

Il n'avait pas choisi comme destination New York ou Trois-Rivières, mais plutôt la Côte-Nord, plus spécifiquement la ville de Sept-Îles, dont il avait entendu parler par un collègue de travail ayant la larme à l'œil, lorsqu'il lui parla de son ancien coin de pays.

Un silence persiste en ce début de trajet, trajet qui devait durer huit heures, comme s'ils n'avaient rien à se dirent.

Raymond brisa le silence.

- Ça fait du bien de prendre la route. Ça va nous changer de notre routine. Métro, boulot, dodo...

- Tout un changement! Partir à l'autre bout du monde... En comptant les chiens, il doit y avoir pas plus de mille âmes qui y vivent. Il ne doit même pas avoir la WI-FI!

- Voyons Louise! C'est une ville de plus de 25 000 habitants et il y a toutes les commodités.

- On verra.

Le silence reprend sa place. À ce tempo silencieux, le trajet risque d'être long. Huit heures peuvent paraître de courte durée ou une éternité. Il veut juste reconnecter, parler, dialoguer, tout ce qui finit par « er ».

- Parle-moi de toi! Comment te sens-tu? Ouvre-toi.

- Je suis fatiguée... et là on prend la route. Si on peut appeler ça une route. J'ai l'impression d'être dans des montagnes russes; on monte, on descend, on tourne, on retourne... Ouf! Pas de tout repos comme escapade.

- Regarde les paysages, les grands espaces à perte de vue, tout ça embrassé par la mer.

- J'ai hâte d'arriver à destination...

- On arrive tu vraiment un jour à destination? On ne fait que passer et repasser...

- Ne commence pas avec ta philosophie à l'eau de rose.

Elle met un CD pour mettre fin à la conversation et se positionne pour dormir.

Raymond retient ses impulsions par peur d'envenimer la situation.

Les pneus gobent kilomètre sur kilomètre, permettant ainsi d'arriver à la destination convoitée.

- Tu peux te réveiller Louise, on est arrivé. Il nous reste juste à aller réserver notre chambre d'hôtel et visiter la ville.

Il longe la mer qui le conduit à la rue Arnaud. Il a de la misère à se concentrer sur la route à cause de la vision que lui offre le reflet du soleil sur la mer. C'est Louise qui le sort de sa contemplation.

- Regarde, on dirait un château.

- Je fais galoper les 155 chevaux de notre Madza pour trouver paillasse afin de nous reposer et de quoi se sustenter au dit château.

Il voit un léger sourire fracasser l'armure de Louise.

Arrivé au Château Arnaud, c'est effectivement le nom de l'hôtel, il donne repos à ces 155 chevaux.

Ils réservent une chambre. Raymond prend des dépliants touristiques sur les activités de la région. Une retient son attention, une excursion sur l'Île Grande Basque. L'île la plus rapprochée de Sept-Îles, offrant des sentiers pédestres. Il vend l'idée à Louise.

Ils prennent repos pour partir à l'aventure le lendemain.

C'est le soleil qui les réveille, ils prennent un bon déjeuner et se dirigent vers le promoteur de l'excursion. Leur veste de sauvetage enfilée, ils peuvent prendre place dans le zodiac qui les mènera à l'île paradisiaque. Raymond jubile, profitant de ce moment de quiétude. L'air marin, les gouttelettes d'eau salée sur son visage. Qu'il est bien, ici et maintenant, il est heureux.

- On est bien, Louise.

- C'est grandiose de beauté.

Le zodiac arrive à destination, il accoste. Le capitaine donne ses directives. Ils ont quatre heures pour explorer l'île pour ensuite revenir au bateau.

Raymond et Louise choisissent le sentier qu'ils veulent emprunter et se mettent en route.

- Comment faire pour se rendre jusqu'à demain en ce jour où les heures se veulent sans ombre?

Elle soupire d'exaspération.

Soudain, il pose son bras devant elle pour stopper la marche.

- Voyons! Qu'est-ce qui te prend?

Il pointe les abords du sentier.

- Regarde là, juste là. Ça brille, c'est vraiment l'île au trésor.

- Ça doit être un morceau de verre.

- Sois pas si terre à terre.

Elle soupire de nouveau, lui s'élance comme un enfant à la vue d'un cadeau, vers la brillance. Il y trouve une breloque.

- Regarde! Des masques de théâtre usés. Jean qui rit, Jean qui pleure. La vie est comme un film avec ses émotions de joie ou de pleurs. "La vida es una mascara, toma vivo" (la vie est un masque, qu'il faut vivre).

Elle explose, les mots jaillissent.

- Arrête! Pour l'amour du ciel. Je ne suis plus capable de t'entendre.

- Enfin! Les masques tombent.

- Oui, c'est toi qui mets du mascara sur tout. Depuis que tu as lu le livre de Benoit Bouthillette, *L'heure sans ombre*. Tu n'es plus pareil, tu emploies des mots, tu cites même des phrases en espagnol. Tu as une double identité, la tienne et celle des auteurs que tu lis...

- Ben voyons, ça ne doit pas être si pire que ça.

- Oui, j'ose plus parler, ni respirer, de peur que tu me serves des phrases venues d'un livre... On est en excursion ici, j'ai tout le temps la crainte que tu me parles d'un chaman ou d'un vieil indien qui vit en toi... Raymond, je veux juste que tu sois toi.

- J'ai parfois l'impression d'être vide, Louise. J'ai en moi le syndrome de l'imposteur. Je sais plus où je me situe. J'ai l'impression de ne jamais être à la bonne place au bon moment, et citer des phrases que j'ai entendues ou lues me donne un sentiment d'être quelqu'un.

- Les auteurs sont là pour nous faire rêver, nous faire nous évader et parfois nous faire prendre conscience de certaines choses, mais après les avoir écoutés ou lus, il faut vivre, vivre sa vie, son vrai moi. Là, tu confonds la fiction avec la réalité.

- Sirop! Louise, tu ne me parlais presque plus et là, paf! J'en prends plein la gueule.

Quand je t'ai rencontré, c'est l'homme vrai et simple que j'ai aimé. Je me perdais dans tes yeux bleus océan. Tu employais les mots justes enrobés de ton franc parler. Ce n'est pas un auteur que je voulais, mais un homme de cœur et tu es un homme de cœur. Reste toi, sans artifice. Redeviens celui que j'aime.

Il fond, il est sans mot. Il fait une accolade à Louise. Si on était dans un film, on pourrait y lire la mention : « ce film s'adresse à un auditoire de 18 ans et plus ».

- Je vais essayer. Mais il se peut que j'aie parfois des rechutes. N'attends plus pour me le dire. Tu es mon plus beau roman, tu me donnes le goût de te relire et relire. Tu fais de moi un homme meilleur.

- Que j'aime l'homme que tu es.

Encore une accolade qui ferait partir les gicleurs d'un édifice, appelant les pompiers à la rescousse pour éteindre le brasier.

Il caresse du bout des doigts la breloque.

- Il me reste une dernière chose à faire.

- Laquelle?

- Je ne sais si j'y crois ou n'y crois pas. Cependant, je crois au Dieu hasard... Ces masques ont été échappés au sol pour qu'on les voie et pour nous aider à reprendre le dialogue... Je dois les redonner à la terre pour que d'autres couples ou personnes en ayant besoin les trouvent. Il faut redonner si on ne veut pas reperdre.

Il ferme les yeux et d'un geste pieux lance la breloque pour qu'elle retourne à la terre. Tout cela sous le regard plein de tendresse de Louise. Regard qui a pour effet de redonner le lustre à tout ce qui fut usé.

Ils reprennent la marche, main dans la main, prenant le temps de savourer le moment présent.

Ils retournent à l'embarcation qui les ramènera à la Marina de Sept-Îles où ils prendront un succulent repas de fruits de mer, pour ensuite se reposer.

Encore une fois, ce sera le soleil qui mettra un terme à leur sommeil.

Ils reprendront place dans leur 155 chevaux qui les mènera sur une route parfois courbe, encombrée, mais commune.

UNE PROMENADE EN FORÊT

Myriam (Charmante) Labbé

Fière descendante innue, ses ancêtres étaient de bons chasseurs et étaient entourés d'une aura très mystique et spirituelle. Elle a passé la majeure partie de son enfance auprès de ses grands-parents au milieu de l'immensité de leur territoire ancestral. Pour elle, c'était un lieu apaisant et extraordinaire comme si celui-ci provenait d'un rêve. Il y eut un soir du tonnerre, des éclairs et une pluie abondante qui l'effrayèrent et sa Kukum (grand-mère) lui dit : « Nussim (ma petite fille) sois brave et courageuse. » Depuis ce jour, elle décida de porter le masque de la bravoure et du courage afin de faire honneur à ses aïeux. Ses grands-parents lui ont tellement enseigné sur les méthodes traditionnelles en forêt qu'elle tirait une fierté et l'honneur de faire partie de cette nation.

Dès son jeune âge, elle sut qu'elle était différente des autres. Elle a souvent eu des surnoms méprisants, haineux, et était sujette à des préjugés des autres jeunes autochtones et non-autochtones. Elle gardait, depuis ce jour d'orage, ce même masque. Ce masque qui était invisible pour les autres, mais visible et réel pour elle. Elle venait d'un milieu pauvre et alcoolique où, parfois jour et nuit, ses parents s'enivraient. Durant de nombreuses années, l'alcool et la drogue avaient régné dans leur maison. À son adolescence, elle était devenue fille-mère d'un garçon et ceci fut la raison de l'abandon de ses études au secondaire.

Au début de la trentaine, elle était la mère de quatre merveilleux enfants. Lors des disputes, les enfants ont été témoins et ont vécu dans un environnement malsain et néfaste. Et malheureusement, le plus âgé des enfants a toujours assisté à ces incidents. La vie avait fait d'elle une personne sans âme et sans force. Elle avait perdu son identité en tant que femme et Innue. Le masque de la bravoure et du courage commençait à s'effriter avec le temps.

Elle a fait de son mieux pour élever ses enfants, même en étant une mère célibataire. Elle n'a jamais cessé de montrer à ses enfants l'importance d'être fiers de leur culture et de leurs traditions. Selon elle, toute sa vie n'a été qu'un fiasco et une accumulation d'échecs continus. Pour la première fois, elle a voulu quitter ce monde de souffrances, car elle s'est aperçue que la réalité était très différente de ses aspirations, de ses rêves et de ses espoirs.

Au début de la quarantaine, elle en a eu assez de ses démons intérieurs. Elle voulait absolument changer pour le bien de ses enfants, car ceux-ci constituaient vraiment un tout dans sa vie. Son garçon, le plus vieux, avait vingt-quatre ans. Ses autres enfants étaient des filles âgées respectivement de seize, douze et huit ans. De plus, elle voulait leur montrer, dans l'urgence du moment, qu'il existe un bon chemin et que l'on peut se sortir de ce trou noir béant qui nous engloutit comme des sables mouvants. Durant toutes ces années, elle avait toujours mis en avant-plan les autres. Ce fut maintenant à son tour de vivre une nouvelle destinée puisque la mort ne voulait pas d'elle, malgré qu'elle ait essayé plusieurs

fois d'attenter à sa misérable vie, cependant elle n'avait jamais eu le courage d'aller jusqu'à la fin. D'autre part, elle voulait récupérer le masque de son enfance.

Un beau matin ensoleillé, elle décida d'aller faire une promenade dans son sentier préféré, parmi les arbres, afin d'être enveloppée par la beauté de la nature. Comme chaque matin, elle faisait une marche afin de vaincre la torture infinie de ses pensées. Elle mit ses chaussures de marche, plaça sur ses épaules un manteau abîmé par le temps et enserra son cou d'un immense foulard rouge qu'elle avait tricoté l'hiver dernier. Au fil du temps, la marche l'avait beaucoup aidée. Cette activité avait le pouvoir de la rendre heureuse malgré toutes les péripéties de sa vie. Avant de quitter sa maison, elle avertit sa grande fille de seize ans de s'occuper de ses petites sœurs pendant qu'elle irait faire sa promenade. Elle referma la porte et sentit un trouble qui perturba son âme. Ce sentiment inexplicable l'envahit et disparut après quelques instants. Mais elle se rappela les mots de sa Kukum qui lui avait dit un jour si lointain : « Nussim soit brave et courageuse. » Elle décida d'oublier cette sensation étrange et de continuer son chemin. Au loin, on apercevait de grands sapins qui se balançaient au gré du vent, comme si les arbres réconfortaient quelqu'un, telle une mère qui bercerait son enfant.

Elle se dirigea vers l'entrée du sentier afin d'y faire sa promenade quotidienne. Elle commença à s'engager vers ce chemin de paix où elle avait toujours retrouvé la force et la plénitude pour son être intérieur altéré. Cette promenade en forêt lui rappela les moments merveilleux de son enfance qu'elle avait passée avec ses grands-parents dans les bois. Pour elle, c'était un lieu magnifique et symbolique, lui rappelant sa culture et de ses traditions en dépit de cette sensation étrange qui revenait encore la hanter. Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'elle mettait les pieds sur ce trajet... Elle entendit dans sa tête les mots de sa Kukum : « Nussim soit brave et courageuse. ».

Pendant sa marche, elle se remémora ce qu'elle avait vécu durant son existence au sein de sa communauté. Tout cela était maintenant derrière elle. Tout semblait appartenir au passé. Elle avançait maintenant d'un pas confiant pour aller vers l'avant et oublier les mauvais présages qui la hantaient encore et encore.

L'automne était à nos portes et la couleur des feuilles était merveilleuse. De magnifiques couleurs s'illuminaient autour d'elle: le rouge, l'orangé, le jaune et même le vert des sapins et des épinettes. Elle trouvait que la journée était resplendissante, il ne pouvait rien lui arriver à ce moment-là. Elle entendait le ruissellement de la rivière et le chant des oiseaux qui entamaient leur long voyage vers le Sud. Le vent tournoyait et les feuilles tombaient de leurs branches. Des lueurs du soleil essayaient de se frayer un chemin à travers les arbres, et tout ceci créait un spectacle envoûtant. Elle avait l'impression de ressentir la présence d'un être spirituel. Elle s'arrêta un moment et ferma les yeux pour prendre toute cette énergie qui l'enveloppait toute entière.

Quand elle ouvrit les yeux, elle remarqua au loin, à travers les arbres, une paire de chaussures qui semblaient flotter dans les airs. D'une façon hésitante, un pas à la fois, elle commença à avancer vers cette paire de chaussures. C'est alors qu'elle aperçut la silhouette d'une personne qui avait mis fin à son histoire. Mille questions arrivaient à ses

pensées. Pourquoi cet homme se retrouvait-il dans cette position? Quelles raisons l'avaient mené à commettre l'irréversible? Quel élément déclencheur s'était-il produit dans sa vie pour s'infliger une telle punition? Pourquoi la mort avait-t-elle voulu de sa vie à lui, et pas de la sienne ?

Elle avança doucement vers ce misérable. Elle essaya de se frayer un chemin à travers les arbres qui étaient sûrement tombés lors d'une énorme tempête. La peur la reteint, comme si des racines s'attachaient à ses chevilles. Elle se dit que la journée avait pourtant si bien commencé. Elle se demanda pourquoi cela lui arrivait, et ce, au moment où elle essayait de s'en sortir. Elle chercha du secours tout autour d'elle, afin de l'aider face à cette macabre découverte. Mais elle était toute seule parmi les arbres et les feuilles. Elle entendait seulement, au loin, les cris des outardes qui volaient à l'unisson dans le ciel.

Qui était cet homme ? C'est alors que les mots de sa Kukum lui revinrent une dernière fois en songe: « Nussim soit brave et courageuse. » Elle continua à avancer vers l'homme qui vacillait sur sa potence. Le malheureux était dos à elle. Elle dirigea son regard vers le pauvre homme qu'elle détailla de la tête aux pieds : sa chevelure de couleur noire de jais ainsi que ses habits composés d'un manteau bleu, de jeans usés et de ses chaussures sport qui avaient saisi son attention quelques instants plus tôt. Elle était maintenant très près de l'homme et après un dernier moment d'hésitation, elle s'arrêta de nouveau.

C'est alors qu'il y eut une bourrasque et l'homme tourna tranquillement sur lui-même, rappelant les aiguilles d'une montre, et ce, toujours pendu au bout de la corde. Elle remarqua tout de suite le corps rigide et les yeux atroces errant dans le vide de la mort du jeune homme. Alors qu'elle essayait de se retrouvrer depuis ce temps, son masque de la bravoure et du courage tomba et disparut à ce moment précis. Elle s'affaissa à genoux parmi les feuilles mortes de couleur orangée, rougeâtre et jaunâtre. Un effroyable cri de détresse sortit de sa gorge et elle se mit à pleurer toutes les larmes de son corps. Entre deux sanglots, on pouvait l'entendre dire en innu : « Oh ! Mon Dieu, pas mon fils! »

LA VOITURE BLANCHE

Doris Labarre

Petit à petit, la pénombre s'intensifie sur le bord de la route lorsque Petapan s'installe pour faire du pouce. Le 5 à 7 avec ses consœurs d'université s'est terminé bien au-delà du temps qu'elle s'était alloué pour célébrer sa fin de session. En fille docile et respectueuse des règles qu'elle est, 8 heures 30 dépassait largement la limite du 5 à 7. Quand bien même Luce, sa meilleure amie, débattrait ad nauseam sur l'idée qu'un bon 5 à 7 est celui qui se termine à 7 heures le lendemain, elle n'arriverait jamais à se résoudre à transgresser ses sacro-saintes règles de vie.

Malgré l'insistance de ses amies l'empressant de rester, elle avait décidé de se rendre à la sortie de la ville dans l'espoir qu'une âme charitable l'embarquerait dans sa voiture. Tout le monde se connaissant à Sept-Îles, il y avait bien quelqu'un, qui en voyant son pouce levé, s'arrêterait pour lui offrir un *lift*. En tout cas, c'est l'espoir qu'elle nourrit entre chien et loup. Éventuellement, la piste cyclable longeant la 138 lui permettrait de marcher de façon sécuritaire si personne ne la prenait comme passagère.

Martin débute son quart de travail en songeant à la dispute qu'il vient encore d'éviter à la maison. Michèle le talonne continuellement en le questionnant sur ses activités professionnelles, se doutant bien que les malaises physiques de son conjoint sont reliés à son travail. Pourquoi ne comprend-elle pas qu'il ne veut pas en parler. Il ne peut lui raconter la manière dont il a agi un certain soir de février. Lui, l'homme intègre, il ne peut se résoudre à lui avouer qu'il a rompu son serment. Est-ce si difficile à concevoir qu'il existe des histoires qui ne se racontent pas? Qu'il vaut mieux taire l'inconcevable, même si les mots non dits deviennent à la longue des maux. Comment pourrait-il sortir indemne, sans fautes, de cette situation qui détruirait sa carrière voire leur vie de couple?

Malgré les minutes qui passent, Petapan ne désespère pas de rentrer chez elle. Pendant qu'elle attend qu'une voiture arrive, elle pense à ses sœurs, si nombreuses, qui ne sont jamais rentrées à la maison. Elle songe à ces malheureuses qui ne retourneront point dans leur foyer où les attendent, qui une mère, qui un père, qui un conjoint, qui un enfant. Elle réfléchit à toutes ces femmes, représentées symboliquement par des robes rouges dans une université de Saskatchewan ou celles flottant aux quatre vents en guise de souvenir ou de soutien. L'évocation de ces disparues devient comme un grappin sur son cœur endolori par ce qu'elle a vécu. Le rappel de ce qui lui est arrivé relâche le bâillon qu'on lui a imposé. Malgré la crainte de ce qui pourrait arriver, si elle nommait l'innommable, elle envisage la possibilité de le révéler. Elle ne se pouvait plus de garder le secret sur cette douloureuse expérience qui la confrontait à son impuissance. Se croyant forte et à l'abri d'une attaque de cette nature, elle avait cru pouvoir s'en sortir intacte et poursuivre sa vie sans problème. Elle réalisait s'être bercée d'illusions sur sa capacité à rebondir face à l'adversité. Cependant, elle savait que pour se libérer de cette impuissance, la meilleure

solution était de se confier à quelqu'un. Garder pour elle, ce qui était arrivé, c'était protéger l'agresseur. Et cela, elle ne le voulait plus.

Depuis cette fatidique nuit, il ne peut croiser ses collègues de travail sans qu'un sentiment de déshonneur s'empare de lui. Il les regarde dans les yeux et en son for intérieur, il s'interroge sur leur propre droiture. Cet événement malheureux a eu un effet dévastateur sur l'ensemble de son travail, le faisant douter de lui-même, mais aussi de ses camarades. Cependant, tout en apportant une part de doute sur sa probité, cette expérience le fait se questionner sur sa capacité à divulguer sa faute, à prendre ainsi ses responsabilités tout en affrontant les conséquences de ses choix et de ses actes. Il en est rendu à éviter de croiser son regard dans le miroir, tellement il éprouve du dégoût face à toute cette histoire. Toutefois, il se doit de garder son masque d'homme honnête et sans reproche. En famille, au travail et en société. Cette mascarade lui pèse de plus en plus.

À chaque fois qu'elle le voyait, elle ne pouvait s'empêcher de penser au livre d'Edgar Allan Poe, *Le masque de la mort rouge*. Telle la Faucheuse costumée qui se conviait à la fête, il s'était immiscé dans son existence sans qu'elle ne l'ait voulu. Comment aurait-elle pu choisir ce qui lui était arrivé? Quand elle le croisait, il avait toujours ce petit sourire narquois. Cet air de connivence qu'il se donnait aussitôt qu'elle accrochait son regard. Elle en était rendue à craindre de le rencontrer au détour d'une rue, au coin d'un édifice.

Au fil du temps, elle avait développé une phobie face aux voitures blanches parce qu'il en conduisait une. Aussitôt qu'elle en voyait une, elle revivait cette soirée de février où il l'avait prise au bord de la route, tandis que son amie et elle faisaient du pouce. Plutôt que de les conduire chez elles, il les avait emmenées sur son lieu de travail et en avait profité pour l'agresser sexuellement pendant que sa copine était aux toilettes. Lorsqu'il eut fini, il l'avait avertie que jamais personne ne la croirait si elle en parlait. Il le savait, car ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Il savait comment cela se passait. Il savait jouer la *game*. Et elle aurait intérêt à la jouer aussi. Depuis, elle portait son sourire factice comme un masque pour camoufler sa blessure à l'âme.

Marc s'est décidé à révéler que son confrère de travail a agressé sexuellement une jeune fille un certain soir de février. Comme il prend cette décision, il se sent soulagé de l'immense fardeau qui pèse sur ses épaules depuis qu'il a surpris son camarade. Il sait qu'une autre jeune fille a sans doute été témoin de l'agression et il évalue la possibilité de la retrouver afin qu'elle corrobore ce qu'il a lui-même observé. C'est alors que dans le faisceau des phares, il croise le regard de cette fille. Ce témoin. Petapan.

23 heures 15 sur le bord de la 138. Elle ne croyait pas rester aussi longtemps en lisière de la route. Petapan voit des phares qui trouent l'obscurité. À cette heure tardive, elle appréhende la lumière lointaine qui se rapproche d'elle. Elle envisage de se réfugier dans les hautes herbes bordant la route lorsqu'elle se rend compte que c'est une voiture blanche. Elle craint que ce soit l'homme qu'elle a surpris à agresser son amie. Par crainte, plutôt que d'intervenir, elle était retournée dans les toilettes. Être témoin de cette agression l'avait bouleversée, au-delà des mots, et elle n'en avait parlé à personne, pas même à Luce qui avait subi cet outrage. De se sentir comme une biche hypnotisée par la

lumière des phares, l'amène à songer à son inertie lorsqu'elle a surpris l'agression dont son amie a été victime. Ce sentiment est suffisant pour qu'elle se décide à exposer le geste inacceptable de cet homme qui a agressé son amie.

Alors que le véhicule blanc s'immobilise, le policier et la jeune fille se fixent et ils perçoivent, l'un et l'autre, le soulagement qu'ils ressentent à se croiser. Ils constatent la seconde chance qui leur est donnée de se racheter et de retrouver la paix de l'esprit en témoignant de ce qu'ils ont vu.

VARIANTE SUR NOTRE THÈME

3e prix du concours

Gabrielle Lapierre

Ce ne sera pas l'histoire d'une fille qui rencontre un gars. Ni d'un gars qui rencontre une fille. Je ne vous ferais pas ça. C'est une lectrice qui rencontre un auteur, ce qui n'a rien à voir. Et pas dans un lieu prévisible comme un Salon du livre, un lancement, ou une conférence. Il ne faut pas croire que les personnages se résument à leur fonction. Un écrivain ne fait pas qu'être torturé et écrire des poèmes sur son inadéquation au monde; il peut tout aussi bien passer la journée sur Candy Crush. La lectrice, quant à elle, n'est pas employée dans une bibliothèque, avec ses lunettes, sa tisane et ses chats; pour ce qu'on en sait, elle organise peut-être des soirées échangistes sado-maso dans son sous-sol les fins de semaine. Faites attention aux préjugés.

À ce point du récit, par souci de cohérence, il faut nommer nos personnages. Disons, Éric et Simone. Ils se rencontrent dans une manifestation montréalaise, alors que ni un ni l'autre n'habite la métropole depuis longtemps.

Simone a passé une partie de la nuit à chercher quelle citation elle allait mettre sur sa pancarte. Elle a érigé des tours de livres engagés qu'elle feuillette à tour de rôle en ignorant les trous qu'ils ont laissés dans ses bibliothèques. Entre *La désobéissance civile* de Thoreau et *La liberté n'est pas une marque de yogourt* de Falardeau, elle ne trouve pas la phrase qui saurait résumer son indignation, sa frustration, sa déception et son désespoir. Elle est persuadée qu'il y a des mots qui servent encore à quelque chose. Or, à bout de souffle, elle a laissé sa pancarte rouge vierge, puis elle en a retiré deux bandes de chaque côté pour en faire un carré. Voilà, simple et efficace.

Une fois dans la rue, telle une société de moins en moins secrète, les partisans se montrent leur carré rouge sous le manteau. La grève brise l'isolement des grandes villes. Puis, sans qu'on en prenne conscience, on marche avec la manifestation. Les frontières sont floues. Simone sourit en lisant les pancartes autour d'elle. Elle aimerait les lire l'une après l'autre; en faire un roman collectif. Un défilé de pancartes touchantes, ironiques, absurdes, et informatives. Du rouge, d'un bout à l'autre de la ville. Si vous n'avez pas assisté à l'une de ces manifestations, dites-vous que c'est comme si vous marchiez dans le Facebook de Gabriel Nadeau-Dubois.

Un jeune homme, foulard rouge sur une moitié du visage, s'approche et ajuste son pas au même rythme que Simone. Elle lui sourit et ce n'est que par ses yeux qu'elle devine qu'il lui sourit en retour en pointant sa pancarte. Sur un carton blanc, est représenté un diagramme à bandes intitulé *Les forces du mal* sur lequel on présente dans l'ordre : Darth Vader, Sauron, Voldemort et Jean Charest. Bien trouvé.

- Tu ne me reconnais pas, hein?

Avant qu'elle n'ait pu répondre, il baisse son foulard et l'embrasse. Elle s'arrête et sent les autres manifestants les frôler en continuant leur route. Leurs sifflements et applaudissements lui parviennent en écho. Elle se met à rire alors qu'ils s'embrassent toujours.

- Ah oui, tes lèvres me disent quelque chose.

Avec un dernier clin d'œil, il remet en place son masque et s'éloigne. Ils avaient fait connaissance la semaine dernière durant le French-o-thon organisé par le P!nk bloc.

Cependant, ce n'est pas lui l'auteur dont vous attendez – avec impatience – l'arrivée depuis le début du récit. Je ne vous ferai pas languir davantage : le voilà qui bouscule Simone. Il tente de s'excuser, mais ses paroles se perdent dans l'avalanche de slogans. Elle rit. Ils tentent de se serrer la main, mais les pancartes menacent de briser leur équilibre ou d'assommer ceux qui les entourent.

- Je cherche ma blonde, j'ai croisé un ami et on s'est distancé sans que je m'en rende compte.

- À moins qu'elle ne brandisse une pancarte verte, y'a peu de chance de la retrouver.

Soudain, la police décide qu'il faut arrêter tout cet étalage pacifique d'engagement sain et intelligent. Il se forme deux lignes, l'une noire l'autre rouge; matraques contre pancartes. Pris par surprise, Simone et Éric sont poivrés avant même de comprendre qu'ils sont passés de manifestants à dangereux criminels. L'instinct de Simone lui fait saisir la main d'Éric et l'entraîne vers une ruelle. Sa connaissance du quartier leur permet de quitter l'événement avant que la souricière ne se referme. Éric, aveuglé, ne prend plus la peine d'essuyer ses larmes et court.

Simone les amène à son appartement, commodément proche. Habituée, elle l'amène au robinet pour qu'ils se rincent les yeux.

- Désolée, j'avais prévu une bouteille d'eau, mais j'ai croisé une femme avec un enfant. J'ai préféré la leur laisser.

- En espérant qu'ils n'en aient pas eu besoin.

Peu à peu, la brûlure est moins vive. Elle leur prépare à chacun une débarbouillette et une bière. Assis sur le divan, la tête renversée, ils boivent, les yeux sous la fraîcheur humide. Ils parlent d'engagement, de ce qui les amène dans la rue. Elle n'avait pas remarqué la gravité de la voix d'Éric dans la cacophonie protestataire. Lui, pour sa part, constate que Simone saute joliment d'une idée à une autre. En se faisant ces remarques, ils s'amusent à moduler leur voix selon leur propos, comme dans un mauvais théâtre d'été.

Il enlève le linge de ses yeux pour aller leur chercher une deuxième bière. La beauté de l'endroit le frappe. Les quatre murs du salon sont couverts d'étagères, du plafond au plancher. Ce qu'il avait pris pour une table basse en entrant est en réalité une dizaine de petites piles de livres rassemblées au milieu des fauteuils. Il marche en laissant son regard

folâtrer d'un titre à l'autre, agacé de devoir constamment changer l'angle de sa tête pour lire les titres. À quand une convention internationale sur le sens des titres et sur la reliure des livres ? Il s'attarde à un pan plus coloré de cette vaste collection. Alors qu'il cherche à déchiffrer un ouvrage aux motifs orientaux, elle lui tend la bière qu'il a oublié d'aller chercher.

- T'as trouvé ma section qui ne sert à rien.

- Il faut croire que j'ai une attirance envers ce qui ne sert à rien.

- Chaque fois que je visite un nouveau pays, je me laisse conseiller un chef-d'œuvre local. Je n'aime pas les traductions, alors je les collectionne en langue originale.

Il prend une longue gorgée en regardant Simone avant de saisir un des livres en arabe. En l'ouvrant, il constate que les marges sont remplies de dessins et de notes datés de mai 2011.

- À défaut de pouvoir les lire, ils me servent de journaux de voyage.

Ils vont se rasseoir, mais le regard d'Éric n'arrive pas à se fixer : il bondit d'un livre à l'autre en essayant de décoder leur titre à distance. Elle l'interroge sur ses lectures et il tente de la relancer. Elle l'entraîne dans un labyrinthe de citations, d'anecdotes d'auteur et de résumés intrigants. Il s'y laisse guider comme sur le chemin qui les a menés à cette bibliothèque secrète. Leurs lectures communes sont autant d'opportunités de confessions personnelles.

- Simone, pourquoi ces livres sur cette étagère derrière le fauteuil? Je viens de la remarquer et j'arrive pas à comprendre leur classement.

- C'est mon étagère de la honte. Tous les livres que j'ai regretté d'avoir lus, qui m'ont déçue. Des sacrifices d'arbres gratuits et inutiles.

Interrompons Simone, avant qu'elle ne se mette à nommer des noms. Ça pourrait être embarrassant. Notons simplement qu'Éric est content de n'y repérer aucun de ses livres. Ils continuent de se parler ainsi pendant des heures, de ces conversations si vastes qu'on est pris de vertige lorsqu'on essaie d'en remonter le fil. Simone le laissera partir avec *L'éducation sentimentale* de Flaubert – le plus beau titre de la littérature française à son avis –, avec la promesse de revenir le lui rendre.

Cet échange imprévu et honnête n'est pas allé au-delà des mots. C'est peut-être déjà beaucoup. Pourtant, lorsqu'il arrivera chez lui, Éric racontera à sa blonde qu'il a croisé des amis et qu'ils sont allés prendre un verre. Simone, elle, sera surprise quand une amie l'interrogera sur Éric avec qui elle l'a vue quitter la manifestation. Elle s'en sortira en lui disant que c'est un amant occasionnel. Parce que c'est plus facile.

Quelques années plus tard, alors qu'elle n'a jamais récupéré son *Éducation sentimentale*, Simone retrouve leur rencontre dans le dernier roman d'Éric. D'abord, elle s'en amuse.

Puis, pour les mêmes raisons pour lesquelles elle n'en a jamais parlé à personne, elle décide de proposer sa version : celle que vous venez de lire.

Je ne suis pas Éric, je ne sais pas écrire. Je n'ai pas l'imagination pour insérer notre parenthèse dans une histoire plus grande. À part changer nos noms, je n'ai pas fait grand-chose. Au moins, ma perspective, personne ne la lira.

UNE HISTOIRE QUI A DU CHIEN

Cindy Létourneau

Cela fait maintenant trois ans que je travaille à la S.P.C.A. Chaque matin, j'arrive avec le sourire même si cela s'avère parfois un peu exigeant physiquement. C'est important pour moi de prendre soin de ces animaux sans protection. Sauver seulement un chat, un chien ou même un rat rend mon travail spécial à mes yeux.

En sortant de ma voiture, je suis accueilli par des jappements plus aigus qu'à l'habitude. À l'intérieur, c'est le vacarme. Les chats miaulent à en perdre haleine, les oiseaux piaillent exagérément et le téléphone sonne sans arrêt. Je me lance pour répondre au téléphone et ainsi faire cesser ce boucan. À chaque fois que je réponds, c'est un propriétaire dans tous ses états qui m'explique la disparition de son chien. C'est de la folie... Un total de 23 chiens volatilisés, et le plus déroutant, ce sont tous des pitbulls.

Les médias ont tellement dénigré cette race de chien et les villes ont même établi des lois pour bannir ces bêtes jugées dangereuses, selon elles. Est-ce possible que quelqu'un puisse se faire justice par lui-même? Existe-t-il un être capable d'être si cruel? Peut-être que la police pourrait m'aider à m'éclairer au travers de toutes ces questions qui m'étourdissent.

Puisque je suis seul pour le moment, je ne peux me rendre au poste de police. L'angoisse m'est insoutenable, je dois agir immédiatement. Toujours devant mon appareil téléphonique, je m'empresse de contacter la réceptionniste de la Sûreté du Québec qui me répond de sa voix morne. Elle me demande de patienter pendant qu'elle transfère mon appel.

Chaque seconde est interminable dans l'attente de parler à un policier. De ma main libre, je pianote énergiquement sur le comptoir. Après une éternité, une voix grave retentit enfin dans le combiné en me faisant sursauter.

- Agent Tremblay!

- Bonjour, pouvez-vous m'aider? Plusieurs pitbulls ont disparu cette nuit...

- Pour les chiens, référez-vous à la S.P.C.A. Bonne Journée!

Clic. Il m'a vraiment raccroché au nez! Je suis bouche bée. Une chance que la directrice arrive, car je suis certain qu'elle pourra m'orienter avec son expérience. Elle a toujours été pour moi une source d'inspiration, de respect et de confiance. Elle écoute attentivement toute mon histoire avant de me répondre qu'elle doit vérifier auprès des autres succursales de la région.

Pour éviter l'attente, je sors à l'extérieur pour aller nourrir les chiens du chenil. Ils tentent par tous les moyens d'attirer mon attention et ainsi en retirer une marque d'affection.

J'empoigne un énorme sac de moulée et débute le remplissage de la gamelle de Roxy. Je fixe cette jeune chienne sans malice de deux ans, la seule pitbull sous notre protection. Je pense à tous ceux de sa race disparus qui selon moi ne sont pas plus malins que les autres canins. Tout le monde sait que n'importe quel chien peut être dangereux si son maître est violent ou s'il se sent attaqué. Par contre, chacun a son idée sur le sujet.

À mon retour, la directrice m'accueille pour me faire le bilan de la situation.

- Premièrement, la problématique est limitée à notre ville. Ensuite, il n'y a aucune infraction, aucune carcasse, aucune trace de violence et aucun témoin. Nous devons donc suivre la procédure habituelle. Maintenant, je dois partir à l'extérieur pour une réunion provinciale. Je serai de retour lundi.

Je sens la rage monter en moi, je bous en dedans pendant que je la regarde partir. Je veux à tout prix trouver le coupable. À qui puis-je me référer maintenant? Je me laisse choir sur ma chaise et j'entends une faible voix familière qui émane derrière moi. La radio! C'est mon ami qui anime sa tribune matinale, il pourrait demander en onde s'il y a des témoins! Et c'est parti pour un nouvel appel.

Je n'ai pas grand effort à fournir pour le convaincre. Je l'écoute attentivement expliquer la situation et inviter la population à participer. Je me penche davantage vers la radio pour mieux entendre les commentaires des auditeurs.

- Pourquoi la ville ne les a pas déjà tous fait euthanasier! Il y a pourtant une loi, mais personne ne l'applique. Ma fille porte encore les séquelles d'une attaque d'un pitbull. Elle ne lui avait rien fait...

Je peux l'entendre retenir ses sanglots avant qu'il ne raccroche. Je me souviens de cette histoire. Il semble que d'avoir tué le chien qui a défiguré son enfant n'a pas soulagé sa peine. Et dire qu'il n'avait reçu qu'une amende de la S.P.C.A. Est-ce qu'il aurait pu aller jusqu'à s'occuper de tous les pitbulls de la ville? Cependant, il n'y a aucune preuve. Je me concentre à nouveau sur l'émission.

- En passant devant la S.P.C.A., il y a quinze minutes, j'ai vu quelqu'un avec un pitbull en laisse. Ce qui attiré mon attention, c'est qu'il portait un genre de masque noir.

Mon cœur s'emballe. Roxy! J'ouvre la remise, agrippe une pelle pour me défendre en cas de besoin et je me précipite vers son enclos. Le cadenas est cassé et la porte grande ouverte sur une cage vide. Je retourne porter la pelle inutile juste à côté des sacs de croquettes.

C'est à ce moment que je comprends tout. Comment ai-je pu être aussi naïf! Ma cagoule noire, que j'utilise l'hiver lors des tempêtes de neige pour me protéger le visage, elle a disparu tout comme la chienne. Je m'assure que tous les animaux sont en sûreté avant de partir à la rencontre du coupable de toutes ces disparitions.

Je roule à toute vitesse sur une route de terre au beau milieu de la forêt. La poussière forme un nuage derrière ma voiture pendant que je me concentre sur ma destination.

Arrivé devant le chalet que je recherche, j'ouvre ma portière sans la refermer dans ma précipitation. Par contre, je me fige subitement en voyant une vingtaine de collier de chien étalés devant la porte. J'aurais préféré ne pas avoir raison. Un silence alarmant règne ici. Sans réfléchir, je tourne la poignée et, en ouvrant la porte, des grondements en stéréo se font entendre. Par réflexe, je bombe le torse, mais je me ravise rapidement. Ce n'est pas le moment d'augmenter le niveau d'agressivité de ces pitbulls face à un inconnu. J'évite de fixer un chien dans les yeux et je respire calmement avec des mouvements lents et réguliers. Un chien fonce sur moi... Mon cœur palpite...

Je m'attends à sentir une mâchoire aux dents tranchantes m'arracher le bras. La sensation est tout autre. Une langue humide lèche ma main sans relâche. Roxy! Elle m'a reconnu. Tous les autres canins sont rassurés, tout comme moi.

Derrière la meute, je vois la personne responsable figée par la stupéfaction d'être ainsi démasquée... Alors, je lui demande :

- Pourquoi?

- Quelqu'un m'a dit que le maire avait décidé de faire euthanasier tous les pitbulls de la ville d'ici la fin de l'année... Mais... Comment as-tu compris que c'était moi?

- Nous sommes les deux seuls à posséder la clé de la remise et mystérieusement, Roxy a disparu en même temps que ma cagoule que tu as prise pour dissimuler ton identité.

- Mais... je ne voulais que le bien de ces pauvres chiens.

Je n'arrive pas à y croire. C'est bien elle, la directrice de la S.P.C.A! Ma boss, qui a manigancé cet enlèvement de masse. Son masque d'autorité est tombé, je vois son visage repentant, comme un chiot pris en flagrant délit de manger le tapis. Au fond de moi, je la crois quand elle prétend vouloir sauver ces bêtes. Je vais l'aider à faire les bons choix et si la rumeur est fondée, nous convaincrons ensemble le maire de trouver une meilleure solution.

- Allons rapporter les chiens à leur maître, ils seront mieux qu'ici...

LE MASQUE DE FRANÇOIS

Danielle Madge

François a maintenant perdu ses cheveux, la chimio les a brulés. Ce soir, il s'est couché tôt même s'il avait dormi une bonne partie de la journée. Avant de s'endormir, il a mis le masque que les amis de sa classe lui ont donné la semaine dernière. Sa mère se penche sur lui, regarde son crâne dénudé et touche son front fiévreux. Elle laisse enfin couler ses larmes, elle enlève ce masque d'énergie qu'elle a porté toute la journée devant son enfant et devant elle-même afin de nier sa peur devant la dure réalité de la maladie.

Au réveil, elle dit à François:

- Nous irons à l'hôpital ce matin.

- Je peux emporter mon masque ?

- Mais oui, emporte-le si tu veux.

C'est ainsi que par une belle matinée d'automne, Mme Martin et son fils se présentent, main dans la main à l'urgence de l'hôpital St-Luc. Dans sa main gauche, François tient fermement son masque du bonhomme sourire. En apercevant la salle d'attente bondée de malades, il décide de le mettre afin de cacher sa gêne. Lui et sa mère se faufilent entre les rangées de chaises pour s'asseoir près d'un bébé fiévreux dans les bras de son père. François enlève son masque pour ne pas lui faire peur. Ils se reconnaissent entre enfants, et le poupon lui sourit doucement. En face d'eux, un jeune homme, le pied dans le plâtre, se tourne vers une vieille dame et lui dit:

- Mme Larue, comment ça va ? Il y a si longtemps qu'on ne s'est pas vu.

- Je reconnais ton visage, mais ton nom ne me revient pas. J'ai eu tellement d'élèves dans ma vie! Je me rappelle t'avoir déjà enseigné. Quel est ton nom?

- Pierre Buies. J'étais en cinquième année.

- Oh! c'est mon beau Pierre.

- Je ne suis pas beau, c'est vous qui êtes belle.

- Toujours aussi charmeur, je ne suis pas belle, ma peau se ride et s'affaisse. Tiens *Petit*, apporte-moi ton masque pour que Pierre puisse dire ensuite que je suis belle.

François offre son masque en souriant à la dame. Elle le met et tout le monde éclate de rire. Puis chacun se retire dans sa bulle à nouveau. François s'assoupit sur les genoux de sa mère pendant que la salle tombe dans un silence chaud et pesant. Mme Martin caresse son garçon profitant de ce moment de contact privilégié avec son fils.

François s'éveille et se lève pour se dégourdir. Dans le corridor, il surprend une conversation entre le gardien et une infirmière:

- Faites entrer M. Jacques, dit-elle.

- Vous voulez qu'il passe avant les autres parce que c'est le patron de votre mari? répond le gardien à qui l'infirmière rétorque en colère:

- Qu'est-ce que vous connaissez de cet homme? Vous vous prenez pour qui?

L'enfant s'approche d'elle avec son masque pour la faire rire, mais elle tourne sur ses talons et s'éloigne. M. Jacques se lève: c'est un homme grand aux tempes grises. L'imperméable bleu qu'il porte lui confère un air des plus distingués. Il s'adresse avec condescendance au gardien en disant:

- Merci mon brave homme.

- Pourquoi a-t-il dit que vous étiez brave? demande François au gardien.

- Je ne suis pas brave mon enfant. Je sais plein de choses que je ne dis pas, de peur de perdre mon emploi. Ça me prendrait un masque comme le tien pour devenir brave.

L'enfant court retrouver sa mère qui lui donne un baiser sur le front tout en sirotant un café.

- Dr Dubé est demandé à l'urgence, crie le haut-parleur.

À l'arrivée du médecin une infirmière lui dit:

- C’est Mme Louise encore! Elle a pris un coup et on n'arrive pas à la calmer. Vous, vous avez le tour avec elle.

- Ce qu'elle peut être désagréable celle-là quand elle se soûle. Comment est-elle aujourd'hui?

- Je crois qu'elle n'a pas dormi de la nuit. Elle sent la robine et ses cheveux sont tout ébouriffés. Mais le pire, c'est qu'elle est très agressive. C'est la police qui nous l'a amenée parce qu'elle s'est blessée à la jambe en tombant. Mais c'est assez léger.

- Bonjour Mme Louise. Comment ça va? demande le Dr Dubé.

- Hypocrite, tu sais bien que ça va pas. R'garde ma jambe. Pis tu penses que j'suis fatigante, hein? Tu penses que j't'ai pas entendu?

- Bien non, tout le monde t'aime, voyons.

- Enlève ton masque pis dis-moi ça sans rire! Câlisse!

- Non. C'est pas moi qui ai un masque, c'est toi qui t'es mis un masque d'alcool. Enlève-le et regarde-toi.

Peu après, François qui s'est levé de nouveau rencontre Mme Louise à la sortie de l'urgence.

- Pourquoi tu pleures? Veux-tu mon masque? Comme ça, les gens ne sauront pas que tu as de la peine.

- Non merci, mon petit bonhomme, mais ce n'est pas mon visage que je veux cacher, c'est mon coeur.

L'enfant tout triste retourne s'asseoir au côté de sa mère, quand un évènement inattendu se produit. Un clown en habit rouge et blanc vient s'asseoir dans la rangée d'à côté. François s'approche de lui complètement médusé de voir un clown à l'hôpital. Il se tient debout devant lui sans bouger juste à le regarder les yeux grand ouverts. Le clown qui parle en premier:

- Je me suis fait mal en faisant une culbute au cirque.

- Je ne savais pas que les clowns pouvaient se faire mal, répond l'enfant.

- Mais oui, même si je porte un masque, je suis un homme ordinaire en dessous, tu sais, et parfois, je pleure moi aussi.

- As-tu beaucoup mal? interroge l'enfant.

- Je dois te dire que oui. Et toi est-ce que tu es venu à l'urgence pour toi-même?

- Oui, j'ai comme des épines dans mon ventre. Mais j'ai un masque, moi aussi, regarde, dit-il, en soulevant ce dernier pour le montrer à son nouvel ami. Moi je le mets quand je sens que je vais faire des grimaces. Je ne veux pas que les autres s'en aperçoivent, surtout pas ma mère parce ça va la faire pleurer. Alors je mets mon masque et ça ne paraît pas que j'ai mal au ventre, et c'est le bonhomme sourire qui sourit à ma place.

- Tu sais que tu ferais un très bon clown toi?

François sourit et retourne à sa place, heureux d'avoir confié son secret à quelqu'un qui pouvait si bien le comprendre. La salle d'attente ressemble maintenant à une salle de concert dont le haut-parleur est le soliste. Certains l'écoutent attentivement les yeux baissés, alors que d'autres le regardent avec intensité, pendant que chacun attend avec impatience le moment où il se reconnaîtra en lui.

- François Martin est prié de se présenter au cubicule U3.

- C’est moi maman. On y va! dit-il joyeux.

François et le clown se jettent un regard complice suivi d'un sourire réconfortant.

- Si c'est pas le petit François! lui dit le médecin. On se connaît bien tous les deux. Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui?

- Je suis fatigué. Maman dit que je dors tout le temps.

Le médecin regarde la mère. Elle a compris.

- Tu es trop malade pour rester à la maison. Tu vas venir rester ici avec nous. Là, tu pourras dormir tant que tu veux.

- C'est ça mourir, hein, c'est dormir tout le temps? Je vais mourir?

- Non tu ne mourras pas! s'exclame sèchement la mère tout en se retournant pour cacher ses larmes.

- Maman, ne pleure pas, tu ne pleures pas quand je dors? Prends mon masque, je n'en ai plus besoin. Mets-le et regarde-toi dans le miroir. Tu vas voir, il est drôle. Tu ne pleureras plus en le voyant et tu recommenceras à rire, comme avant.

QUE TOMBENT LES MASQUES

Ève Sito

Je me stationnai enfin devant ma nouvelle demeure, une coquette maisonnette sise au sommet d'une petite falaise surplombant le fleuve Saint-Laurent. J'avais quitté Belle-Isle, modeste bourgade de 4000 âmes située au nord du 50e parallèle, pour aller étudier dans la métropole. Cependant, le temps était venu de retourner à mes racines, d'aller communier avec la mer et la forêt. Mon diplôme de biologiste en poche, je me sentais prête à affronter la vie dans ma ville natale.

J'en rêvais depuis des mois.

Durant mes études à Montréal, je n'avais cessé de vanter les beautés de Belle-Isle à mes compagnons d'étude. Je leur jurais qu'il n'y avait pas de plus bel endroit sur terre et que les gens y étaient accueillants et tissés serrés. Mes amis m'écoutaient parler de ce petit hameau planté loin de tout avec l'envie d'aller y jeter un coup d'œil.

Je défis mes valises et je me couchai tôt cette soirée-là, épuisée par tous ces kilomètres parcourus. Le lendemain matin, je me rendis au vieux port, lieu de rassemblement des *bellilois*. Habituellement très fréquenté, l'endroit était désert. Je décidai d'aller déjeuner *Chez Jeannette*, un petit resto qui servait les meilleurs déjeuners du coin. L'endroit avait l'habitude d'être bondé durant les heures de repas. Pourtant, lorsque j'y entrai, une seule personne était accoudée au comptoir. Je pris quand même place à une table située près de la vitrine. J'attendis qu'on vienne me porter le menu et je demandai à la serveuse s'il y avait un évènement spécial au village pour que ce soit aussi calme. Elle passa furtivement une main dans sa chevelure grisonnante puis détourna les yeux.

- Non, y'a rien de spécial aujourd'hui.

- J'arrive du vieux port et il n'y a personne. Quand j'étais plus jeune, il y avait pourtant beaucoup de monde qui s'y rassemblait pour parler, pour prendre un café ou pour avaler une livre de crevettes à décortiquer. Ils sont où, tous ces gens?

- Tu sais ma p'tite, avec tout ce qui se passe ici par les temps qui courent, les gens n'ont plus trop envie de se voir. Le projet Kakatshu a détruit b'en des amitiés, y'a même des familles qui ont éclaté.

- Le projet Kakatshu? Qu'est-ce que c'est?

L'homme replet qui était assis au comptoir se retourna et jeta un regard mauvais à la serveuse. Cette dernière parut nerveuse. D'une voix râpeuse, il l'interpella.

La petite dame revint à ma table au bout de quelques minutes, mal à l'aise.

- Je…tu vas prendre quoi, fille?

Je compris que je n'en saurais pas plus sur le projet en question.

Après avoir avalé mon copieux déjeuner, je déambulai dans les rues de mon patelin natal. Des affiches étaient plantées sur les terrains de bon nombre de maisons. Plusieurs semblaient en faveur du projet Kakatshu et arboraient des slogans liés à l'économie chancelante du coin. Une poignée de résidences affichait des pancartes qui présentaient les risques liés à la venue de ce promoteur.

Décidément, je ne reconnaissais plus Belle-Isle.

Je me rendis chez ma meilleure amie d'enfance. Elle s'appelait Clémence et je ne l'avais pas revue depuis que j'étais partie pour Montréal. Lorsque nous étions plus jeunes, elle forçait l'admiration car elle avait le courage de ses opinions en plus d'être franche et sûre d'elle.

Je sonnai et au bout de ce qui me parut une éternité, la porte s'ouvrit sur une Clémence cernée, visiblement fatiguée.

- Ingrid? Que fais-tu à Belle-Isle?

- Je suis déménagée hier. Je suis installée dans la petite maison au bout de la rue Des Galets.

- Tu reviens définitivement ici? T'as pas trop choisi ton temps. Entre!

Je suivis ma vieille copine et elle m'invita à m'asseoir à table tout en déposant une tasse de café fumant devant moi.

- Depuis quelques semaines, il y a un promoteur qui veut implanter une mine à ciel ouvert dans le coin. Ça ne fait pas l'affaire de tout le monde, mais je crois que ça serait bon pour l'économie parce que ça commence à faire dur pas mal.

- Elle serait située où, cette mine?

- Pas très loin d'ici.

- Et c'est où, « pas très loin »?

- À environ 5 kilomètres, près du lac Simone.

- Le lac qui alimente le village en eau potable? Et toi, tu es d'accord avec ça, ou pas?

- B'en sûr que je suis d'accord! Il faut que nos hommes puissent travailler.

- Pour une fille qui voulait devenir membre de *Greenpeace* quand on était jeunes et qui nous criait dessus quand on jetait un papier par terre, tu as drastiquement changé ton fusil d'épaule, non?

- Pis? Y'a que les fous qui changent pas d'idées.

Elle me répondit sèchement et un froid s'installa entre nous. Nous discutâmes encore un moment et lorsque je quittai Clémence, je me demandais ce qui avait bien pu se produire pour que les valeurs de mon amie aient changé à ce point.

Les jours passèrent et je constatais qu'une scission s'était produite au sein de cette petite communauté de bord de mer. Deux clans distincts s'étaient formés de part et d'autre du projet minier. D'un côté, ceux qui étaient pour ce projet voulaient améliorer le sort des habitants du village. Ils avaient raison de vouloir le faire, mais avaient-ils seulement mesurés tous les impacts possibles? Ils ne pensaient pas aux répercussions environnementales qui surviendraient assurément. Pour eux, seul l'argument pécuniaire importait. Certes, l'économie tournait au ralenti, mais était-ce une raison suffisante pour sacrifier la qualité de vie des générations futures? Il y avait assurément d'autres solutions pour que Belle-Isle devienne un lieu prospère. Il fallait seulement s'asseoir ensemble et se mettre en mode « solutions ».

De l'autre côté, un petit groupe de fervents défenseurs de l'environnement était taxé d'enverdeurs. Ils étaient ridiculisés, intimidés, harcelés par ceux qui désiraient qu'un trou de 120 mètres de profondeur soit creusé à deux pas de chez eux.

Mes collègues de travail, qui étaient pourtant des experts en impacts environnementaux, se prononçaient officiellement en faveur du projet. Toutefois, ils tenaient un tout autre discours en privé.

Plus jeune, on m'avait appris que de ne pas prendre position impliquait que l'on se rangeait du bord du plus fort plutôt que du bord de celui qui a raison.

Je me donnai donc comme mission de les encourager à parler, à se positionner selon leurs propres valeurs.

Je contactai le petit groupe d'irréductibles qui s'était affiché contre le projet Kakatshu et décidai d'amener mon amie Clémence avec moi. Elle refusa d'abord, puis je réussis à la convaincre de venir entendre ce qu'ils avaient à nous dire. Ceux-ci nous expliquèrent, études et preuves scientifiques à l'appui, que des effets réels sur la qualité de l'air allaient perturber la qualité de vie des gens les plus vulnérables. De plus, les poussières émises par le dynamitage allaient finir par se déposer sur le lac Simone, qui était l'unique source d'eau potable. Aussi, le rejet de l'extraction minière allait se faire directement dans le fleuve.

J'étais scandalisée et je ne comprenais toujours pas pourquoi les gens poussaient si fort pour ce projet insensé. De plus, j'étais chagrinée de voir que le tissu social de Belle-Isle s'était détérioré à ce point. On sentait la tension partout en ville.

Mon amie était aussi choquée par ce qu'elle avait entendu. En discutant avec la poignée d'opposants, nous réalisâmes que plusieurs habitants de Belle-Isle avaient des intérêts personnels dans le projet. Un tel avait soumissionné pour obtenir un contrat de machinerie lourde, un autre louerait ses camions de transport ou fabriquerait des pièces indispensables pour faire fonctionner les convoyeurs. Les gens voulaient travailler et nous

les comprenions, mais ils étaient incapables de voir que le projet entraînerait beaucoup plus de problèmes que d'avantages.

Malheureusement, l'individualisme semblait primer sur le collectif.

D'ailleurs, quelques jours avant mon arrivée en ville, une marche fut organisée afin de démontrer aux différents paliers gouvernementaux que la majorité des citoyens de Belle-Isle voulait d'une mine à ciel ouvert à deux pas de chez eux. Certains employeurs avaient même payé leurs travailleurs afin qu'ils aillent marcher, pancartes d'appui à la main.

Puis, cela me frappa soudain en plein visage : les gens avaient peur! Peur de se quereller avec leurs amis, avec leur famille. Peur de se positionner et d'être étiquetés. Peur de devoir diminuer leur train de vie. Peur de perdre leur emploi en contestant un projet qui serait lucratif pour leur employeur.

Quelques jours après notre rencontre avec les opposants au projet, ceux-ci organisèrent une séance publique d'information. Beaucoup de renseignements furent partagés et des citoyens qui habitaient à proximité de mines à ciel ouvert ailleurs dans la province vinrent témoigner. Ils agissaient comme de véritables éveilleurs de conscience.

Des gens de tous horizons prirent enfin position contre le projet Kakatshu. Ils étaient médecins, psychologues, enseignants, infirmiers, ingénieurs, soudeurs, restaurateurs, propriétaires de commerces, et ils parlaient avec leur cœur, avec leur tête.

Enfin, les masques tombaient.

Enfin, ils n'avaient plus peur de dire « non ».

LA RÉALITÉ MASQUÉE

Audrey Peretti

Tout dans ma vie me destinait à être une épouse comblée. Mon mariage était empreint de magie et d'amour. Nathan, mon mari, était l'homme de ma vie. Mes parents étaient fiers de leur gendre qui cumulait les succès professionnels et immobiliers. Nous étions heureux! Comme bien des couples, notre rêve était de fonder une famille dans une résidence chaleureuse. Il aura fallu peu de temps à Nathan pour dénicher une somptueuse maison répondant à nos attentes.

Nathan est un homme d'affaires prospère qui voit grand. Ses placements fructueux lui ont permis d'acquérir des immeubles de luxe à travers le monde, qu'il revendait à des gens fortunés et très exigeants. Après avoir voyagé sur les cinq continents, nous étions prêts à avoir nos enfants qui sont devenus des personnes respectées et respectables. Noah et Océanne ont terminé leurs études en droit international à La Sorbonne. Rapidement, ils se sont trouvé du travail dans le prestigieux cabinet « Bourdon & Forestier avocats ».

L'été et l'automne avaient cédé leur place à la blancheur et à la pureté des premières neiges. Décembre était là. Il y avait tant à faire d'ici Noël et, moi, je faisais la grasse matinée! J'étais en train de me réveiller doucement, lorsque mon mari m'interpella du rez-de-chaussée :

- Isa, descends vite! Viens voir à la fenêtre!

- Oui, j'arrive tout de suite!

Mais que se passait-il donc au juste? Je bondis du lit, enfilai mon peignoir et mes pantoufles, empruntai vivement les escaliers. Soudain, mon pied droit glissa sur une des marches en bois franc. En déboulant les escaliers, je me suis cogné la tête, juste avant de m'écrouler sur le plancher de marbre. Ma tête tournait et j'étais sur le point de m'évanouir lorsque mon mari se précipita vers moi.

- Est-ce que tu t'es fait mal, ma chérie?

- J'ai un peu mal à la tête…répondis-je, tout en reprenant mes esprits.

- Tu as perdu connaissance quelques instants et je vois que tu saignes à la nuque. Nous ferions mieux d'aller à l'hôpital.

- Non, je t'assure, ça va aller.

C'était la première fois que mon mari me jetait un regard torve, mais il n'insista pas.

- Que voulais-tu me montrer dehors? dis-je, tout en m'appuyant sur mon mari afin de me relever.

- Ce n'était rien d'important, ma chérie.

Nathan regarda sa montre et prit conscience qu'il était en retard pour un rendez-vous d'affaires.

- Je dois partir immédiatement. Tu es certaine que ça va aller?

- Oui, je t'assure! Va-t-en vite!

Nathan quitta la maison en m'embrassant tendrement, comme d'habitude.

Je me sentais suffisamment bien pour décorer la maison, le sapin naturel ainsi que l'escalier qui mène à notre chambre... À la fin de la journée, alors que j'installais la dernière guirlande de lumières, quelque chose attira mon attention. À travers la fenêtre du salon, je pouvais voir mon nouveau voisin qui décorait son majestueux sapin qui trônait fièrement devant sa résidence. Visiblement, la maison d'en face avait de nouveaux propriétaires! C'était donc ça que Nathan voulait me montrer, ce matin.

Il ne restait que deux semaines avant Noël et Nathan travaillait plus tard que d'habitude.

Un matin, à mon réveil, je m'aperçus qu'il était parti sans avoir déjeuné. Il avait pris soin de me laisser une note sur le comptoir de la cuisine : « Isa, je vais être à l'extérieur du pays pour quelques jours. On se parlera à mon retour. XXX ».

Qu'est-ce que cela signifiait?

Revoyons la situation calmement : mon mari ne rentre pas dîner, il se couche très tard et part soudainement à l'étranger. Mon dieu, non!

Ça y est, Nathan a une maîtresse. Je ne peux pas y croire, c'est impossible! À cet instant, j'avais besoin d'un verre d'eau pour calmer ma gorge desséchée par l'angoisse. Tout à coup, je me suis souvenue que Nathan avait une nouvelle collaboratrice qui se nommait Zoé. Curieusement, Zoé devait emménager justement en face de chez nous avec son conjoint, un dénommé Jeff. Nathan me parlait souvent d'eux et il leur parlait aussi de nous en montrant des photos de nous et de nos différents voyages autour du globe. Ça expliquait tout!

Quelque chose se cassait en moi en exposant mon côté fragile et en révélant une certaine insécurité chez moi. Je doutais de tout à présent. Je doutais de moi, de mon couple, de Nathan. Il fallait éclaircir la situation. Je m'apprêtais donc à agir contre ma nature en fouillant la maison à la recherche du moindre indice qui prouverait l'infidélité de mon mari. Et voilà que mes doutes se concrétisaient : dans son tiroir de bureau, je découvris des reçus de fleurs, d'achat d'un bijou hors de prix, de réservations d'hôtel et de restaurants... Il n'en fallait pas plus pour que mes craintes me consument

entièrement. Mes doigts tremblaient tandis que je pleurais à m'en fendre l'âme. Moi qui croyais avoir une vie parfaite! Qu'est-ce que j'allais dire aux enfants?

Toutes sortes de pensées m'assaillaient. Il fallait absolument que je sache la vérité. Justement, la voiture de Zoé était garée dans leur allée de pavés unis. La voiture de son mari n'y était pas. C'était donc le bon moment pour aller frapper à sa porte. Zoé ouvrit la porte en m'accueillant avec un large sourire. Sur le pas de la porte, il y avait ses valises qu'elle n'avait pas eu le temps de défaire. J'avais donc raison de la soupçonner.

- Isa, quelle surprise! Entre voyons!

- Est-ce qu'on peut discuter?

- Oui, bien sûr! Suis-moi à l'étage, je dois monter mes valises dans le walk-in. Je te ferai visiter la maison tout en discutant. Tu veux bien?

Je fis un signe de la tête en la suivant, impatiente de connaître la vérité.

Une fois en haut des escaliers, je devais la confronter sans plus attendre. Je me plaçais devant elle et lui demandai sans détour :

- Nathan et toi, je pense qu'il y a quelque chose entre vous et ...

- Oui, attends, je vais tout t'expliquer et tu vas comprendre.

- Zoé, j'ai déjà tout compris!

Sans réfléchir, je la poussai dans les escaliers qu'elle déboula en criant. Aussitôt, je me précipitai en bas des escaliers, le cœur battant, regrettant ce que je venais de faire.

- Zoé, réponds-moi, je t'en prie!

À ma voix, se mêle celle de Nathan.

- Isa, réponds-moi, je t'en prie!

J'ouvris lentement mes yeux lorsque j'aperçus Nathan et... Zoé qui était en train de prendre mes signes vitaux!

- Où suis-je? Que s'est-il passé? Qui est-elle? Questionnai-je, confuse.

- Tu es à l'hôpital, ma chérie. Tu es tombée dans les escaliers en glissant sur une marche et tu t'es frappée la tête durement sur le plancher de marbre. Il y avait du sang derrière ta tête et tu t'es évanouie. J'ai appelé l'ambulance immédiatement. Rendu à l'hôpital, je suis resté avec toi jusqu'à ce que tu ouvres les yeux. La D^{re} Zoé Norton est neurologue au département de traumatologie et c'est elle qui a pris soin de toi. Elle et son mari ont emménagé dans la maison, en face de la nôtre, il y a deux semaines.

- Tu veux dire que j'ai été inconsciente durant tout ce temps? demandai-je en regardant Nathan et la D^{re} Norton.

- Oui, Isa.

Dre Norton me sourit en me disant :

- Tu as eu de la chance Isa. Tu vas t'en sortir sans aucune séquelle. Bientôt, la mémoire te reviendra à 100%.

Après nous avoir salués, Dre Norton quitta la chambre en me promettant que j'aurai mon congé bientôt.

Une fois seule avec Nathan, je remarquai le décor de Noël qu'il y avait dans ma chambre et la banderole sur lequel ~~il~~ était écrit : je t'aime, Isa, veux-tu m'épouser pour la quatrième fois et célébrer nos quarante ans d'amour?

Les yeux embués d'eau, je répondis : oui!

Nathan m'expliqua qu'il avait demandé au chef des pompiers de venir sur notre rue avec sa banderole installée sur leur camion. Je n'ai pas pu aller à la fenêtre puisqu'au même moment, j'étais tombée en bas des escaliers.

Nathan me tendit un énorme bouquet de roses avec un joli écrin rouge dans lequel il y avait une somptueuse bague qu'il a glissée à mon doigt.

Alors que je contemplais mon bijou étincelant, Nathan me présenta une enveloppe.

Il y avait des réservations pour l'hôtel, le restaurant et 2 billets d'avion pour rejoindre nos enfants en France, à l'occasion des fêtes!

- Chéri, c'est le plus beau cadeau qu'on pouvait me faire. Tu me rends si heureuse!

Il m'embrassa tendrement en me prenant dans ses bras. Je réalisai soudainement que j'avais fait un drôle de rêve qui n'avait rien à voir avec la réalité. J'avais honte d'avoir imaginé tout ce scénario….

Si les rêves expriment parfois nos craintes les plus profondes, la réalité, elle, nous ramène au moment présent. Le masque du rêve est tombé, la réalité est enfin dévoilée!

RÉSURRECTION

Virginie Robitaille

Vieillir. Tout le monde dit que ça fait partie de la vie. Acquérir de la sagesse pour certains, dresser une liste de regrets pour d'autres. J'ai déjà entendu dire qu'à un certain âge, nous sentons la vie nous quitter.

Je suis née en 1932. Un bébé d'entre-guerre. Sixième d'une famille de quatorze enfants. À l'époque, nous les femmes, nous vieillissions avant le temps. À peine lettrées, le bon sens nous dictait de demeurer à la maison pour prendre soin des plus jeunes. Mon père était chef de gare. Nous vivions au deuxième étage des stations de train et étions appelés régulièrement à déménager au gré des mutations de mon père.

La vie a malheureusement quitté ma mère à la fin de la quarantaine. On parle alors des années '50. Une époque où les centres d'hébergement pour les personnes âgées n'existaient pas. Les hommes et les femmes mouraient jeunes ou demeuraient dans la résidence familiale dont l'aîné(e) héritait, et habitaient avec eux jusqu'à leur dernier souffle.

Aujourd'hui, c'est là que je me retrouve, dans un centre d'hébergement, au terme de ma vie. Il me semble que c'était hier l'époque où je prenais la relève de ma mère auprès des plus jeunes de ma famille. Accompagner mes frères et sœurs cadets jusqu'à la majorité tout en éduquant mes propres enfants. Par chance, un époux des plus compréhensifs à mes côtés accepta ma jeune sœur trisomique, comme sa propre fille. Assise dans ma chaise berçante, je me demande souvent où toutes ces années ont fui. Je dis « fui » parce que c'est vraiment l'impression que j'ai; ces années de vie adulte ont pris la fuite par de petites fissures de mon cerveau pour ne laisser que des bribes de souvenirs décousus. C'est ça, vieillir? Oublier sa vie?

Par la fenêtre, je vois des oiseaux voler de branches en branches. Me bercer et regarder dehors, ce sont bien les seules activités auxquelles je puisse m'adonner. Ce passe-temps semble plaire à plus d'un aujourd'hui dans la grande salle. Tous cordés les uns à côté des autres, le regard vague, nous attendons que le temps passe. Des hommes voutés sous le poids de la vieillesse, des femmes frissonnant sous leur châle, des veufs pleurant leur douce, des vieilles filles qui tentent leur dernière chance auprès de leur voisin de fauteuil à bascule. Nous portons tous le même masque, celui de la vieillesse. Certains masques sont plus lourds à porter que d'autres. Le mien est de plus en plus embarrassant. Un masque ne devrait-il pas servir à nous cacher des autres? Pourquoi ai-je alors l'impression que les autres se cachent de moi? Où sont passés tous ces visages connus? Ne devrais-je pas ressentir de la joie à la vue des gens que j'aime? Seulement, des étrangers m'entourent et m'embêtent avec leurs questions et leurs attentions. L'autre jour, un parfait inconnu était assis à la même table que moi à la grande salle à manger. Non pas qu'il avait l'air menaçant, au contraire, mais je n'aime pas me faire toiser ou toucher par un étranger. La

semaine dernière (ou peut-être hier?), une jolie dame est venue s'asseoir près de moi. Sa voix était douce comme du miel. Elle caressait mes cheveux blancs. Sa main dans la mienne m'a allégé le cœur et l'esprit, l'espace d'un instant. Sa visite m'a fait du bien.

Mes paupières s'alourdissent de plus en plus souvent. Mon esprit s'embrouille. Mes neurones s'échappent. Mon masque engourdit tous mes sens. Soudain, une odeur sucrée chatouille mes narines. L'heure du repas déjà? Qui sera assis près de moi aujourd'hui? J'ouvre un œil. Une fillette se tient devant moi, une sucette au bec. La petite brunette aux yeux pétillants m'observe curieusement. Étrangère à mes souvenirs, son sourire provoque pourtant en moi des sentiments empreints d'espoir, de légèreté, de fraîcheur… Timidement, elle me tend sa main délicate et me chuchote tendrement à l'oreille :

- Mamie, viens avec moi.

Ma méfiance fond légèrement au son de cette voix si naïve et rassurante. Cette voix, ce contact physique, ce regard si invitant… La suivre, oui! Mais jusqu'où? Dans mon état? Puis-je? Son sourire me fait cependant miroiter l'impossible.

Je sens qu'avec elle, je pourrais vivre à nouveau, laisser tomber mon masque l'espace d'un moment. Avec elle, je pourrais défier la vie. Oui, conduis-moi près de ces arbres, près de ces oiseaux, de l'autre côté de la fenêtre. Je désire sentir la chaleur des rayons du soleil sur ma peau ridée, marquée par le temps. Entendre le chant des hirondelles, le bruissement des feuilles des arbres. Humer un bouquet de muguet, un bosquet de rosiers sauvages. Sentir l'air salin de ce Bas-du-Fleuve si cher à mes sens. Guide-moi vers la grève de Rivière-Ouelle, de Saint-Denis-de-la-Bouteillerie. Ça me revient, oui… La région de Kamouraska… C'est ici que mes années de vie adulte se sont écoulées. Avec mon mari, mes deux filles… Le brouillard se lève brièvement dans ma tête. Quelles étaient belles ces années!

Alors que nous marchons main dans la main, pieds nus dans le sable parsemé d'algues vertes, le sourire de ma jeune guide se transforme en un rire contagieux. Je ris pour la première fois depuis des lustres. J'avais oublié comment le rire était bon, libérateur. Il fait tomber les masques, mon masque. Il délie les muscles de mon visage, fait renaître mon cœur d'enfant. Combinés au bruit des vagues, nos rires me replongent à l'époque où j'accompagnais mes petits enfants sur cette même berge. Ils collectionnaient les coquillages, les morceaux de verre poli. La plage recèle mille et un joyaux bien enfouis sous le sable. Il faut parfois creuser profondément avant de les mettre à la lumière du jour. Telles des perles, mes souvenirs ne demandent qu'à percer leur dure coquille et à s'exposer au grand jour.

Mon pied heurte tout à coup un disque clair et blanchi par le soleil. D'une main hésitante, je le cueille délicatement.

- Mamie, tu as trouvé un dollar des sables!

- Un dollar des sables?

- Oui, c'est une pensée que le Fleuve partage avec toi! Celui ou celle qui la trouve est très chanceux, car elle renferme un trésor!

- Un trésor?

- L'étoile sur le dessus te servira de guide. À l'intérieur, se cachent 5 colombes, symboles de la vie.

Je glisse précieusement cette monnaie d'échange dans la poche de ma veste de laine. D'une main ferme, mais délicate, la brunette m'entraîne plus loin sur la rive.

Le vent se lève. Des nuages se pointent à l'horizon. Nous courrons maintenant de galets en galets. Oublié sur une chaise pliante, un livre bat au vent. Qu'ils m'ont fait vivre et voyager ces livres! Romans d'amour, d'aventures… La petite ramasse le bouquin et entreprend de me faire la lecture. Ses mots sonnent comme de la musique à mes oreilles. C'est une histoire d'amour entre un homme et une femme. Rembourreur de métier, l'homme construit son atelier, bâtit sa petite entreprise. Son épouse l'assiste dans son travail. Ils forment une formidable équipe. Ils possèdent aussi la chance d'être parents de deux magnifiques filles. Ils deviennent également grands-parents, et même arrière-grands-parents. Cette histoire je la reconnais, c'est la mienne! Écrite sur des centaines de pages. Un roman d'amour, d'aventures…

Le temps s'assombrit subitement. Des bourrasques nous arrachent le livre.

- Ma petite Juliette, (je la reconnais maintenant), assure-moi qu'il existe des dizaines de copies de ce livre, qu'il ne tombera jamais dans l'oubli.

- Ce bouquin traversera le temps, je te le promets. Même si tu égares le tien, d'autres pourront toujours t'en faire la lecture.

Sa petite main glisse subitement de la mienne. J'aimerais tant la retenir…

Un baiser collant sur ma joue. Des pas s'éloignent. Mes paupières sont lourdes à nouveau. J'ouvre un œil. Cinq petits oiseaux blancs aux ailes déployées reposent dans le creux de ma main. Cinq promesses de résurrection.

Pour Rollande, de qui je me souviendrai toujours

SIX CONVIVES À TABLE

Andrée-Anne Rouleau

Il y avait ce jour-là six convives à table. L'un était mort et les cinq autres discutaient. Comment se débarrasser du corps était le centre de la conversation.

Le premier expliquait qu'à son sens, mieux valait le brûler. Le feu, acte de purification, ferait disparaître la majorité des preuves. Les traces de poison s'envoleraient en fumée grise. Seuls les os resteraient, mais son chien pourrait très bien régler cet inconvénient. Après tout, il était un expert du feu, puisque son occupation professionnelle était de le combattre.

Le deuxième argumentait qu'il valait mieux ne pas se casser la tête, car le temps et l'espace étaient les meilleurs alliés. Il y avait du territoire en quantité suffisante et personne ne viendrait déterrer un cadavre au nord du 50e parallèle. Les moustiques n'étaient-ils pas excellents à repousser les curieux? Si les renards, les ours et les loups ne se chargeaient pas eux-mêmes du corps, la décomposition jouerait son rôle. Il n'y aurait aucun soupçon. Des gens perdus en forêt, il y en avait plusieurs par année. Il était bien placé pour le savoir, lui qu'on envoyait sans cesse dans les airs les retrouver.

Le troisième, peu bavard, était d'avis que la mer serait plus efficace. Quelques poids au bout des pieds et le tour serait joué. Pas besoin de dentelles, l'eau et le sel se chargeraient de la matière sans complexité. Il fallait donc mieux simplifier la procédure et limiter les risques. Il faut dire qu'il était de ces gens qui calculent la vie en plus et en moins, bien alignés en deux colonnes.

Le quatrième s'imposait dans la conversation prétextant vivement que rien n'était aussi vite que de laisser un cadavre dans une tourbière. Personne ne s'y aventurait sauf les cueilleurs de plaquebières. Et comme il n'y avait aucune plaquebière par ici, autant dire personne du tout. La tourbière momifierait le corps, ce qui était, selon lui, une méthode plus respectueuse. Et puis, cet homme qui gisait là, n'avait-il pas été leur ami pendant de nombreuses années? En plus, en matière d'habitats, il s'y connaissait, vu le nombre de chasseurs qu'il avait guidés dans sa vie.

Le cinquième convive ne disait rien, beaucoup trop occupé à empoisonner les quatre autres. Il avait conclu que peu importe la méthode, le secret entourant un meurtre est bien mieux gardé s'il n'est pas partagé.

À ce stade-ci, le lecteur serait en droit de se questionner sur la raison qui avait pu déclencher ce drame en deux actes, dans cette salle à manger si ordinaire. Qu'est-ce que ce pauvre bougre avait bien pu faire pour mourir de la main de ces hommes qui prétendaient avoir été son ami? Le lecteur pourrait aussi réclamer de plus amples détails sur la méthode utilisée lors de cet assassinat. Malheureusement, il sera sans doute déçu d'apprendre que, comme beaucoup de choses dans la vie, la situation était bien plus

complexe qu'elle ne le paraissait. Il semble que le mort gisait, le visage au milieu des morceaux de salade, non pas pour une raison, mais pour une addition de circonstances.

Le premier convive pensait qu'il avait tué par passion, alors qu'il avait en fait tué par orgueil et blessure à l'ego. Il avait une très belle femme et le mort s'en était beaucoup trop approché. Il avait d'abord pensé le tuer en l'immolant, mais il s'était résigné à plutôt solliciter l'avis du groupe. En effet, il avait réalisé que s'il avait été seul dans le coup, nul doute que toutes les pistes auraient mené vers lui. Sa jalousie était si visible que les policiers n'auraient fait qu'une bouchée de lui. Il se félicitait donc de sa bonne idée d'avoir rassemblé une équipe tout en se servant une deuxième portion de tarte aux bleuets.

Le deuxième traînait le poison sur lui depuis un moment en s'imaginant détenir un pouvoir de vie ou de mort en petit format. Il avait trouvé la bouteille parmi les nombreux produits chimiques entreposés dans le hangar du travail. Il s'était décidé à l'utiliser seulement après que le mort l'ait humilié pour une deuxième fois devant ses collègues. Avait-on idée d'avoir une pareille grande gueule et de l'utiliser à si mauvais escient? Quelle chance avait-il eu que d'autres souhaitent aussi sa mort! Maintenant, il savourait pleinement sa liqueur en même temps que sa vengeance.

Le troisième angoissait. Chaque minute apportait un peu plus d'inquiétude. Lui qui avait toujours été raisonnable, il se maudissait de son irresponsabilité dans l'histoire. Qui accepte consciemment de commettre un meurtre, surtout si le plan ne prévoyait pas comment disposer du corps? Il s'agissait d'un geste illogique étant donné son haut taux de risques. C'était le deuxième de ce type que le mort le poussait à faire. D'ailleurs, quelle idée avait-il eu de suivre ce conseil en investissement sans contrevérifier d'abord les informations? Pour cacher le tremblement de ses mains, il se reprit une portion de poulet et chassa alors d'un coup de main le chat qui se faisait un devoir de ne pas gaspiller le repas du mort.

Le quatrième avait suivi les autres, tout simplement. Il avait toujours été un mouton et tout le monde sait bien qu'un mouton ne dit jamais non. Ne devait-il pas prendre cela pour un honneur de s'être vu confier la tâche de verser le poison dans la vinaigrette de la salade? Il était somme toute satisfait de lui tout en avalant une bouchée du repas. Sa confiance en lui avait grandement augmenté. Son appétit avait suivi. Pour une fois, il avait imposé son point de vue, alors il méritait bien une autre portion de ces délicieuses pommes de terre crémeuses.

Le premier faillit renverser le chandelier lorsqu'il fut pris de terribles convulsions. Il aurait quand même été bien bête de déclencher un incendie à ce moment crucial. Le deuxième renversa la cruche d'eau lorsque le poison fit son effet. Il arrosa du même coup le chat qui tournait toujours autour des plats. Le troisième renversa son assiette en étalant toute la nourriture qu'elle contenait pour ensuite se raidir sur sa chaise. Il laissa un énorme dégât sur le sol, ce qu'il aurait sûrement qualifié de pur gaspillage d'argent. Le quatrième suivit les trois autres sans aucun bruit, fidèle à lui-même. Il faut croire que sa nouvelle confiance en lui ne s'était pas assez consolidée pour ressortir à sa mort.

Le cinquième, qui regardait la scène, n'avait aucune dent contre le mort, ni contre aucun des convives d'ailleurs. Il s'était fait assassin par pure curiosité. En fait, il était de ces gens qui s'ennuyaient à mourir au milieu de ses compatriotes. Il en avait toujours été ainsi, mais depuis quelques années, il lui semblait de plus en plus difficile de se trouver un prétexte à amusement. Les défis qu'on lui lançait étaient trop faciles. Petit à petit, la stagnation de ceux dont il se prétendait l'ami était devenue insupportable. Soudain, alors qu'il contemplait les cinq convives inertes, son visage s'illumina laissant apparaître le plus grand des sourires. Il s'agissait sûrement de son premier sourire sincère depuis longtemps.

« Tout de même, se dit-il, c'est un peu dommage pour le chat. Si seulement il n'était pas aussi gourmand, il serait peut-être vivant. »

Bas les masques!

MASQUE! Un mot pour écrire! Un mot riche de possibilités et d'opportunités! Désormais, ce sera à chacun et à chacune de trouver sa piste, sa perspective, son récit, ses situations, ses personnages, son style, son ton. Et peut-être aussi… son masque! Écrire pour relever un défi, le même toujours, celui de la page blanche à recouvrir de mots!

Écrire pour imaginer et créer une histoire. Dans ce recueil, une diversité surprenante d'intrigues et de situations, tantôt sérieuses ou tragiques, tantôt drôles ou fantaisistes ou riches en humour; et une variété de rythmes : ici la lenteur, ailleurs la tension. Avec aussi une diversité de personnages, esquissés ou mieux campés. Et également une diversité de genres. Là, c'est l'intrigue qui s'impose et qui mène le récit; ailleurs, c'est le souci de l'analyse psychologique. Pouvait-il en être autrement puisqu'il s'agissait très souvent de « mettre bas les masques »! Dans cette entreprise, c'est, encore une fois, la nature humaine et la vie en société, dans toute leur complexité, qui seront au centre des préoccupations.

Écrire pour dire son enracinement. Pas de cadre obligé pourtant. Rien donc qui contraignît à situer le récit à Sept-Îles ou sur la Côte. Or c'est pourtant bien là que se vivent la plupart des histoires inventées. Dans ces textes souvent nord-côtiers, la Côte est donc représentée : dans ses décors, ses personnages, ses richesses, ses défis. Et dans sa diversité culturelle aussi. Comme si, pour se dire, il fallait comme naturellement se situer fortement. Et ajouter ainsi au réalisme et à la véracité des situations.

Écrire pour se dire. Pour se raconter soi-même. Mais, pour se mettre à nu? Ou se dissimuler? Mais, pour se confier? Ou se dérober encore une fois? Gageons que dans ces quelque vingt textes, pour un certain nombre des premiers essais, il y a du vécu, de l'intime, des confidences peut-être.

Pierre Rouxel